VOLUME VIII WINNIPEG, MARDI, 1 FEVRIER 1921 NUMERO 34

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - - - $2.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la WEST CANADA [illegible] LTD
619, Ave. Mo[illegible]
Téléphones - - - A [illegible]7

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

LE CONCOURS SE TERMINERA LE 21 FEVRIER

DE LA SOUPE GOUVERNEMENTALE

Bientôt il va falloir passer par un département du gouvernement pour savoir quelle soupe servir aux heureux habitants du Manitoba. Pendant qu'elles y seront, pourquoi les mères ne demanderaient-elles pas au gouvernement comment apprêter la bouillie pour les mioches?

Pourquoi pas? Ne leur sert-il pas la bouillie intellectuelle, pourquoi pas l'autre? Il est aussi à sa place dans une sphère que dans l'autre, c'est-à-dire qu'il est hors de chez lui dans les deux cas.

Dans les écoles élémentaires, notre paternel gouvernement prépare la bouillie intellectuelle et la sert aux enfants. Bouillie obligatoire, assaisonnée de neutralité en guise de sucre, mais, paraît-il, c'est pour rendre ces petits plus pratiques. D'autres pensent que ce sucre est du poison, mais ces gens-là sont des arriérés et des critiques malveillants; c'est entendu.

Notre gouvernement aime bien les enfants, mais comme il a le coeur large il fait place aussi pour les adolescents des écoles secondaires et des écoles techniques. A la bouillie il substitue pour ceux-ci des mets plus substantiels, mais assaisonnés à la neutralité toujours; il est spécialiste en neutralité. Dame, il faut bien donner à ces adolescents une éducation pratique! Il y a de malhonnêtes gens qui se croient très pratiques qui disent: *"Faites de l'argent, honnêtement si possible, mais faites de l'argent quand même."*

Quand l'idée religieuse aura complètement sombrée sous la culture très pratique de notre gouvernement maître d'école, le "quand même" sera vrai dans bien des cas. Alors les exploités ne goûteront qu'à demi le "pratique" de certains procédés. Il ne faudra pas les en plaindre; ils l'auront voulu.

Notre gouvernement est un maître cuisinier, allez; au moins il le croit; aussi, la cuisine aux écoles élémentaires, secondaires et techniques ne suffit pas à ses ambitions, ils voudrait aussi faire la cuisine à l'Université, pour y faire goûter aux grands garçons l'exquise délicatesse de sa sauce préparée à neutralité.

En plein vingtième siècle, dans un pays progressif comme le Manitoba, imaginez donc une Université qui ose encore servir à ses élèves une nourriture un tant soit peu capable d'alimenter leur âme immortelle! Oh! non, c'est trop rétrograde, il faut mettre ordre à cela! Vite la sauce à la neutralité. Mais il n'est pas complètement chez lui encore à l'Université, notre gouvernement, il ne peut servir son unique sauce à sa guise.

Mais l'argent parle de nos jours, il a celui du public entre les mains; il en use et en abuse. Moyennant une carte dorée sur tranche, il s'est fait admettre en qualité de marmiton dans la cuisine de l'Université. Il n'est pas maître absolu encore, mais, marmiton sans gêne, ambitieux et audacieux, il ne tardera pas à devenir cuisinier en chef, et alors, ce sera la sauce à la neutralité qui sera le met obligé à tous les services. Ceux qui n'aiment pas cette sauce n'auront qu'à s'en passer, à moins qu'on pousse l'audace jusqu'à les forcer d'en prendre; c'est ce qui est vrai de la sauce à la neutralité dans les écoles primaires. Une chose certaine, c'est qu'ils devront payer les frais de cuisine du maître gâcheur. On appellera cela justice égale pour tous et privilège pour personne. Connu l'air; il résonne comme faux, mais sert encore à endormir certains gobeurs faciles.

Reste la sphère des oeuvres d'aide aux malades et aux orphelins. Après avoir envahi la sphère intellectuelle, les maîtres cuisiniers qui se tiennent en arrière de la scène gouvernementale, et qui font mouvoir les ministres comme des pantins, se préparent à venir encombrer les oeuvres de charité de leur présence pour y servir leur sauce unique et dégoûtante, la neutralité toujours.

Mais notre article serait trop long; ce sera pour la semaine prochaine. Nous prions nos lecteurs de ne pas se désintéresser de ces questions; ce sont des questions d'idées, mais les idées se traduisent toujours un jour ou l'autre dans les faits, et alors le public paye parfois fort cher la négligence apportée à la culture des idées.

Il commence à être grand temps, croyons-nous, que le public s'assure des choses que le gouvernement doit traiter, et de celles qu'il ne doit pas toucher. Les questions d'instruction et de charité sont de celles qu'il devrait, au moins, ne pas absorber, et dans bon nombre de cas ne pas toucher.

Laisser ces questions à l'initiative privée, aider peut-être par une allocation "per capita", c'est tout ce qu'il devrait faire pour le bien de tous et la sécurité du trésor public.

Est-ce que Oxford, par exemple, pour ne parler que des choses d'instruction, est université d'état? Non. Cambridge? Pas plus. Et l'Angleterre ne s'en porte pas plus mal, au contraire.

Même aux Etats-Unis, la terre classique des écoles primaires publiques et neutres, les Universités ne sont pas affaire d'état. Tel est le cas d'Harvard; c'est le cas de Yale et de bien d'autres.

Il ne doit pas y avoir tant de presse au Manitoba. Mais certaines gens sont pressées! La raison de leur empressement est inconnue à ceux-là seuls qui sont trop aveugles pour voir et trop sourds pour entendre.

LA PROCHAINE GUERRE

Le 11 novembre 1918, les Allemands signaient un armistice qui mettait fin à la plus sanglante, à la plus coûteuse des guerres. C'était enfin la paix tant désirée, car il semblait que tous les peuples étaient à bout de force et qu'à tarder encore elle eût laissé le monde tomber dans les plus épouvantables misères. La leçon devait, semblait-il, être salutaire; la guerre et ses odieuses conséquences devaient à tout jamais être bannie par les peuples civilisés et quand, le 28 juin 1919, trente-deux puissances signaient le traité de Versailles, le texte du traité s'ouvrait par un pacte solennel, le pacte de la Société des Nations pour "garantir la paix et la sûreté" des peuples!!

Il semble que c'était hier, et pourtant... oui, pourtant déjà les journaux semblent ne nous apporter que des menaces de guerres futures inéluctables. Certain amiral japonais disait un jour que la guerre de 1914 ne serait pas la dernière, qu'une autre guerre se déroulant sur d'autres théâtres, mettrait aux prises les *jaunes* et les *blancs*, et qu'alors seulement les peuples seraient assagis.

A Versailles, en 1919, l'influence de Wilson a empêché d'introduire dans le traité certaines clauses proposant la reconnaissance pure et simple de l'égalité des races, et les Japonais, qui y étaient fort intéressés, n'ont pas cessé sur ce point la pression qu'on eut pu attendre de ce peuple ambitieux à l'excès. Ils ne se sentaient peut-être pas prêts à appuyer par la force leurs exigences sur ce point, mais qu'ils entendent le faire un jour, cela ne semble point douteux. Récemment, l'ambassadeur japonais à Londres déclarait que le Japon emploierait la moitié de ses revenus à son développement naval et militaire. De leur côté les Etats-Unis ont adopté un programme naval qui démontre qu'on ne s'illusionne pas chez eux relativement au *"péril jaune"*.

On parle sans cesse de désarmement, de limitation des effectifs, mais cela ne semble pas s'appliquer aux armées de mer; c'est donc sur les immenses champs de bataille qu'offrent les océans que se développeront les prochaines tueries. L'Angleterre, reine des mers, désireuse de conserver sa suprématie navale, ne restera pas en arrière, mais soucieuse d'adopter la forme la plus effective de développement, elle a créé ces commissions d'étude dont on attend les rapports. C'est la science appliquée à la destruction qui dictera les conseils du Comité de défense impériale. On annonce déjà que les *dreadnaughts*, ces monstres coûteux, sont condamnés par la Commission. Sans être expert on pouvait le prévoir, le rôle de "cache-cache" qu'on leur a fait tenir pendant toute la guerre et même aux heures tragiques de la bataille du Jutland montre assez qu'il n'est point pratique de risquer dans un combat des bâtiments dont le coût s'élève à $45,000,000 et qui exigent $30,000,000 d'auxilaires comme protection contre les torpilleurs. Un hydroplane pourrait maintenant sans grand danger verser sur ces *dreadnoughts* une meurtrière averse de torpilles, et quelle nuée d'hydroplanes et de torpilleurs on peut construire avec $75,000,000.

Les nations qui, sous prétexte de sauvegarder leur sécurité, persistent à maintenir sous une forme plus scientifique, une puissance navale quelconque, créent pour l'avenir un esprit de lutte, un élément de discorde, des moyens d'action dont l'inexistence seule serait une garantie de paix mondiale. Et déjà nous voyons par là l'inefficacité d'une Ligue de Nations quelle qu'elle soit, si elle n'est basée que sur l'intérêt ou sur le droit et la justice telle que l'intérêt général peut les codifier. Les peuples comme les individus sont trop sujets à oublier et à fouler aux pieds les chiffons de papier où sont consignées les exigences (internationales) de l'intérêt général, quand leur intérêt particulier y est opposé.

On comprend ainsi pourquoi il eût fallu une autre force que celle du Wilsonisme, au Congrès de Versailles, un autre esprit pour diriger les représentants des nations dans la rédaction du pacte de la Ligue, pourquoi en écartant de leurs conseils *la force directrice du Pape*, les nations signataires du pacte ont risqué de créer une oeuvre qui n'est point viable, ont compromis les résultats heureux de quatre années de luttes fratricides, de destructions, de misère matérielle et morale, ont rendu vain le sacrifice de millions et de millions d'hommes. L'esprit du Christ en est absent.

BONCOMBAT.

Le succès du concours

Les candidats s'efforcent de tirer tout le profit possible de la dernière offre

Le succès du concours dépend toujours des candidats. Ils comprennent l'importance des prix offerts et savent que ces prix ne seront gagnés que par le meilleur candiat.

Mardi prochain matin, le gérant du concours fera son dernier comptage des votes des candidats. Le tout sera alors mis dans une boite scellée dont la clé sera remise aux juges du concours. Dans cette même boite seront glissés tous les autres votes qui nous viendront. Dès ce moment tous les candidats pourront venir déposer dans cette boite leurs certificats de votes. Nous leur suggérons de ne pas attendre à la dernière heure.

Bien que plusieurs candidats aient plus de deux millions de votes, il ne faudrait pas un gros calcul pour se convaincre qu'un vigoureux effort permettrait à un candidat de prendre les devants et d'enlever le gâteau. Plusieurs des candidats ont une réserve de votes qui pourraient bien causer une surprise au comptage final.

Que les candidats n'oublient pas que le concours n'est pas terminé tant que le dernier vote n'est pas compté. Maintes fois le vainqueur ne l'a emporté que par quelques votes. Un vote vaut tous les autres votes si c'est LE VOTE QUI GAGNE.

Il est évident que les candidats qui ont eu recours à l'usage de lettres circulaires ont obtenu d'excellents résultats. Tout fait prévoir que durant les derniers jours du concours les candidats qui auront recours à ce moyen obtiendront

Tous les candidats pourront être présents au comptage final qui aura lieu le 24 février après-midi ou y avoir un représentant. Nos bureaux ne nous permettront pas d'admettre le public, mais nous nous ferons un plaisir de recevoir tous les candidats ainsi que leurs représentants qui pourront venir.

Les candidats de la campagne auront le plein bénéfice de tout le temps alloué pour le concours. Pourvu que leur envoi porte le timbre postal du 21 février, ces votes compteront. Ces lettres seront mises dans la boite aux votes et seront ouvertes et comptées par les juges.

La Y. M. C. A. et la Y. W. C. A.

Texte de la lettre du Saint-Office à leur sujet

On sait que beaucoup de catholiques de Québec, jeunes gens ou jeunes filles, fréquentent volontiers les salles de Y. M. C. A. ou de Y. W. C. A. Rome a mis les évêques en garde contre ces associations non-catholiques devenues envahissantes en France et en Italie, surtout depuis la guerre. Nous avons déjà publié une dépêche résumant cette mise en garde. Nous croyons utile de mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs le texte même de cet important document du St-Office, d'après la traduction préparée pour la "Documentation catholique":

"Les Eminentissimes et Révérendissimes cardinaux qui sont, ainsi que le soussigné, inquisiteurs généraux en matière de foi et de moeurs, désirent que les Ordinaires prêtent une attention vigilante à la manière dont certaines nouvelles Associations non catholiques, avec le concours de leurs membres de toute nationalité, ont accoutumé, depuis quelque temps déjà, de tendre aux fidèles, en particulier aux jeunes gens, des pièges très dangereux: elles offrent en abondance des facilités de toute nature, qui en apparence ne visent que la culture physique et la formation intellectuelle et morale, mais en fait corrompent l'intégrité de la foi catholique et arrachent des enfants à l'Eglise leur mère.

Ces organisations jouissent de la faveur, disposent des ressources matérielles et du zèle de personnages très influents, et rendent des services signalés dans les divers domaines de la bienfaisance; il n'est donc pas surprenant qu'elles en imposent aux gens inexpérimentés qui n'ont pas fait de ces oeuvres un examen approfondi. Mais nulle personne avisée ne peut avoir de doute sur leur véritable esprit; car si jusqu'à ce jour elles n'avaient laissé entrevoir que graduellement la fin où elles tendent, elles la proclament aujourd'hui sans détours dans les brochures journaux et périodiques qui sont les organes de leur propagande. Leur but, disent-elles, est d'assurer par de bonnes méthodes la culture intellectuelle et morale de la jeunesse; et, faisant de cette culture leur religion, elles la définissent: une pleine et entière liberté de pensée, en dehors et indépendamment de toute religion ou confession. Sous couleur d'apporter la lumière aux jeunes gens, elles les détournent du magistère de l'Eglise, constitué par Dieu flambeau de la vérité, et les incitent à ne demander chacun qu'à sa propre conscience, et donc au foyer étroit de la raison humaine, la lumière qui doit les guider.

Les principales victimes de ces pièges sont les jeunes étudiants de l'un et l'autre sexe. Ces adolescents, qui, pour apprendre la doctrine chrétienne et conserver la foi héritée de leurs pères, auraient le plus besoin du secours d'autrui, les voilà subissant l'emprise de personnes qui les dépouillent de ce précieux patrimoine et les amènent insensiblement aujourd'hui à hésiter entre des opinions contraires, demain à douter de toutes, quelles qu'elles soient, finalement à embrasser une sorte de religion vague et indécise, qui n'a absolument rien de commun avec la religion prêchée par Jésus-Christ.

Ces manoeuvres exercent des ravages bien plus considérables dans les âmes—plût à Dieu qu'elles fussent moins nombreuses!—qui, par négligence ou ignorance des parents, n'ont point reçu au foyer familial ce premier enseignement de la foi qui est d'une nécessité primordiale pour tout chrétien.

Privées de l'usage des sacrements et tenues à l'écart de toute pratique religieuse, accoutumées à ne considérer les choses les plus sacrées qu'avec une complète indépendance de jugement, ces âmes tombent ainsi misérablement dans ce qu'on appelle "l'indifférentisme religieux", condamné par l'Eglise en maintes circonstances et qui implique la négation de toute religion. Aussi voit-on ces chrétiens, à la fleur de l'âge, sur le chemin où ils n'ont plus de guide, dépérir dans les ténèbres et le angoisses du doute; ne suffit-il point, pour faire naufrage dans la foi, de refuser l'adhésion de son esprit ne fût-ce qu'à un seul dogme?

Il arrivera peut-être qu'on surprendra sur les lèvres de ces jeunes gens quelque signe et dans leur coeur une ombre mourante de piété, ou même qu'ils témoigneront d'une ardeur peu ordinaire dans le dévouement aux oeuvres de bienfaisance; il ne faut voir que l'effet d'une très longue habitude, ou d'un tempérant plus doux et d'un coeur plus compatissant, ou enfin d'une vertu tout humaine et naturelle, qui par elle-même est dépourvue de toute valeur au regard de la vie éternelle.

Parmi ces sociétés, il suffira de mentionner celle qui, ayant donné naissance à beaucoup d'autres, est la plus répandue (en raison surtout des services importants qu'au cours de l'affreuse guerre elle a rendus à une foule de malheureux) et qui dispose des ressources les plus considérables: nous voulons parler de la Société dite Young Men's Christian Association (Association chrétienne de jeunes gens), par abréviation Y. M. C. A.; des personnes non catholiques de bonne foi lui donnent inconsciemment leur appui, la considérant comme une organisation profitable à tous ou, tout au moins, inoffensive pour qui que ce soit, et est soutenue par certains catholiques trop confiants qui ignorent ce qu'elle est en réalité.

Cette Société, en effet, professe un amour sincère des jeunes gens, comme si rien ne lui était plus cher que de promouvoir leurs intérêts corporels et spirituels; mais en même temps elle ébranle leur foi, puisque, de son propre aveu, elle se propose de la purifier et de répandre une connaissance plus parfaite de la vie véritable en se plaçant "au-dessus de toute église et en dehors de toute confession religieuse".

Or, que peut-on attendre de bon de ceux qui, bannissant de leur coeur le dernier reste de leur foi, s'en vont, loin du bercail de Jésus-Christ où ils goûtaient le bonheur et le repos, errer au gré de leurs passions et de leur nature?

C'est pourquoi, vous tous qui avez reçu du ciel le mandat spécial de gouverner le troupeau du Maître, cette même Congrégation vous conjure d'employer tout votre zèle à préserver vos jeunes gens de la contagion de toute Société de ce genre, dont les bonnes oeuvres, présentées au nom du Christ, mettent en danger ce que la grâce du Christ luimême leur a donné de plus précieux. Mettez donc en garde les imprudents et fortifiez les âmes dont la foi est vacillante; armez d'esprit et de courage chrétiens les organisations de jeunesse des deux sexes déjà existantes dans vos diocèses et fondez-en d'autres semblables; pour fournir à ces sociétés les moyens de contrebalancer l'action de leurs adversaires, faites appel à la générosité des catholiques plus fortunés. Engagez de même curés et directeurs d'oeuvres de jeunesse à remplir vaillamment leur mission et surtout, par la diffusion de livres et de brochures propres à endiguer les flots envahissants de l'erreur, à démasquer les ruses et les pièges de l'ennemi et à donner un appui efficace aux défenseurs de la vérité.

Il vous appartiendra donc, dans les réunions régionales d'évêques de traiter cette grave question avec l'attention qu'elle mérite et de prendre, après délibération, les décisions qui paraîtront pratiquement opportunes. Dans cet ordre d'idées, la Sacrée Congrégation demande que, en chaque région, un acte officiel de la hiérarchie déclare interdits de droits (ipso jure) tous organes quotidiens, périodiques et autres publications de ces Sociétés, dont le caractère pernicieux est manifeste, et qui sont distribués à profusion en vue de semer dans les âmes des catholiques les erreurs du rationalisme et de l'indifférentisme religieux.

Les Métropolitains sont chargés de faire connaître au Siège apostolique, dans un délai de six mois, les résolutions et les actes auxquels aura donné lieu la situation de chaque diocèse.

Donné à Rome, du Palais du Saint-Office, le 5 novembre 1920.

R. card. MERRY DEL VAL, secrétaire.

Joseph Gagnon, St-Boniface	1,491,550
B. Penkalski, 604, Aberdeen	2,424,550
Mlle M.-L. Trottier, Laurier	1,574,550
Mme F. Doll, Jasmin, Sask.	998,050
J. Martin, St-Claude	543,550
Abbé J.-A. Senez, Saint-Jean-Baptiste	1,423,650
Mlle A. Dansereau, Letellier	2,417,850
J.-L.-N. Taillefer, 82, Hamel, St-Boniface	1,799,000
Joseph Prince, St-Boniface	2,419,250
Abbé Giroux, LaBroquerie	2,403,450
Mlle A. Patenaude, 522 Furby	2,421,950
J.-A. Gagnon, LaBroquerie	2,415,550
M. H. Moisaan, 358, Langside	588,850
A. Miodowski, Coleman	2,432,850
R. P. A. Sylla, O.M.I., Edmonton, Alta	2,263,600
Mlle Haide, LaSalle	425,850
Angéline Rousseau, Mariapolis Man.	2,422,900
G. Lafrenière, Somerset	901,200
Mlle C. Caillier, N.-D. de Lourdes	2,414,150
R. P. B.-M. Heintze, O.M.I., 222, Provencher, S.-Bon.	1,098,850
Mlle Olivine Bourbonnière, Sainte-Rose du Lac	656,050
Mlle Florence LaSalle, Saint-Pierre	2,432,150
F. Muschowski, 1827, rue Toronto, Regina	2,430,050
J. Grobowski, Brandon, Man.	2,441,550
Mlle A. Vachon, Oak Lake	470,050

CHOEUR DE CHANT

De sincères remerciements sont offerts à tous ceux qui ont bien voulu répondre à l'invitation à la réunion de dimanche dernier. Un travail sérieux y a été fait. Tout assure le succès. Seulement, pour compléter l'organisation, il faudrait des basses et des contraltos. Ceux-ci seront les bienvenus.

EN FAVEUR DE L'IRLANDE

Mercredi soir dernier, dans la salle du Collège de Saint-Boniface, une réunion de la population française de Saint-Boniface avait lieu pour exprimer sa sympathie à l'Irlande martyre.

M. l'échevin J.-A. Cusson présidait. Les orateurs furent Sa Grandeur Monseigneur Béliveau, M. l'abbé Lee, curé de Saint-Charles, MM. N.-T. Carey, S. Jordan et P.-J. Henry.

Outre les discours on exécuta un joli programme musical dont Mme Hogg et M. Trudeau firent les frais.

Sa Grandeur Monseigneur parla éloquemment de la cause irlandaise. Il rappela que la justice divine atteint toutes les nations et les punit dès ce bas monde, car elles ne sont que passagères. Il cita et commenta l'importante lettre collective de l'épiscopat irlandais dénonçant les atrocités anglaises en Irlande. Il termina en souhaitant à l'Irlande la paix, seule possible si on la fonde sur la justice.

M. l'abbé Lee, un passionné de l'histoire de l'Irlande, décrivit le régime des *Blacks and Tans*, responsables des dévastations anglaises en Irlande.

Au nom du Fond de Secours Irlandais, M. P.-J. Henry, directeur de la *Northwest Review* de Winnipeg, fit appel aux sympathies de son auditoire. On répondit généreusement et la collecte rapporta $110.75.

MM. Carey et Jordan furent les autres orateurs. Le premier parla en français, et le second, protestant irlandais dont le fils a été tué à la guerre, parla anglais. Avant de clore la réunion, on adopta une résolution de sympathie en faveur de l'Irlande, un vote de remerciements à Sa Grandeur Monseigneur Béliveau et au Collège de Saint-Boniface. Puis on se sépara au chant de O Canada.

CONCOURS D'HISTOIRE

CONDITIONS DU HUITIEME CONCOURS

1.—Les compositions devront être rendues pour le 1er du mois de mars afin que l'on puisse les corriger et faire le choix des quatre meilleures, qui seront ensuite publiées dans la presse française.

2.—Pourront prendre part aux concours: 1o. Les enfants au-dessus de 14 ans qui fréquentent les écoles; 2o. Les enfants de 10 à 14 ans.

3o.—Les compositions ne devront pas contenir moins de 300 mots pour la première catégorie, et pas moins de 200 pour la deuxième.

4.—Des prix seront donnés pour les deux meilleures compositions de chaque catégorie.

5.—Pour ne pas surcharger le Comité des Juges du Concours, chaque localité ne devra envoyer que ses QUATRE MEILLEURES compositions, excepté les écoles des villes et les couvents, qui pourront en envoyer HUIT.

6.—Le sujet du concours de février sera: Mgr de Laval: sa vie, son oeuvre au Canada; leçons à tirer.

7.—Les points seront donnés comme suit: 1o. 50 points pour les connaissances historiques; 2o. 30 points pour la forme; 3o. 20 points pour l'orthographe.

8.—Chaque concurrent est prié d'écrire son nom, son âge et l'école fréquentée sur un feuillet qui pourra être détaché pour la correction des compositions.

9.—Toutes les compositions devront être adressées à

LA LIGUE DES DEMOISELLES CATHOLIQUES DE LANGUE FRANCAISE,
CASIER POSTAL 41,
SAINT-BONIFACE, MAN.

CONCOURS D'HISTOIRE

SES RESULTATS

PREMIER PRIX DE LA DEUXIEME CATEGORIE

Marie-Claire Dessautels, 13 ans, Couvent de Sainte-Anne

Deux fillettes de huit et douze ans écoutent attentivement les beaux récits que leur mère, encore plus Canadienne-française de coeur que de race, sait si bien leur raconter de manière à leur faire aimer les hauts faits de nos ancêtres. Elle s'efforce de leur faire préférer les histoires belles et patriotiques aux contes dont on peuple trop souvent l'esprit de l'enfance d'aujourd'hui.

On est rendu à l'arrivée des Récollets, aussi Lisette interrompt-elle souvent sa maman pour poser les questions que suggère son imagination enfantine, ce qui impatiente beaucoup l'aînée; Jeanne porte un si vif intérêt au récit maternel.

Lisette. — Maman, ces bons religieux venaient-ils de France, comme tous les autres héros dont vous nous avez parlé?

La mère. — Oui, et dès 1615 ils vinrent, ces nobles et courageux moines, dépenser leur vie pour les Indiens. Champlain les fit demander par l'entremise de Louis Houel, contrôleur des Salines de Brouâges. Quatre d'entre eux eurent l'honneur d'être les premiers missionnaires de l'Amérique.

Lisette. — Leurs noms, s'il vous plaît.

Jeanne. — Cesse donc, soeurette; maman, j'en suis sûre, ne te trouve pas gentille.

La mère. — Assez, et écoutez-moi. Les Pères Denis Jamay, Jean Dolbeau, Joseph Le Caron et le Frère Duplessis vinrent et se mirent à l'oeuvre aussitôt. Chacun dans sa tâche rivalisait de zèle et de courage.

Le Père Le Caron se fit l'apôtre des Hurons et le Père Dolbeau évangélisait les Montagnais du Saguenay et de Tadoussac. Le Père Jamay dut rester à Québec, et grâce à son dévouement on vit bientôt s'élever la première chapelle de la Nouvelle-France. Dans cet humble temple la messe fut dite le 25 juin.

Jeanne. — "Que ce devait être beau et grand! Il me semble les voir, ces valeureux Français, agenouillés pour recevoir leur Sauveur!

La mère. — Oui, c'était vraiment beau, comme nous le dit le Père Le Clerq, surtout quand on entonna le "Te Deum" au bruit du canon et au son de l'artillerie. Ce n'est pas tout, dans l'île de Montréal, sur une pointe de terre éloignée de toute civilisation, un autre missionnaire, le Père Le Caron célébrait la messe, implorant les bénédictions de Dieu sur l'oeuvre qu'il entreprenait; la tâche à laquelle lui et ses frères se livraient nécessitait de grands secours surnaturels. "Allez et enseignez les nations", leur avait dit leur supérieur. Ils obéirent, mais que de souffrances et de fatigues

CHRONIQUE

Page Féminine

[illegible]

UN RAYON DE SOLEIL

Un rayon de soleil vient de pénétrer dans la chambre sombre, et sa venue métamorphose en un instant les personnes et les choses. Les visages se sont détendus, à sa chaude caresse, et les objets que l'on trouvait fades par une trop longue connaissance d'eux se sont subitement illuminés et ont revêtu un semblant de beauté. Pourtant ce n'est qu'un brillant jet de lumière qui entre sans permission, mais qui fait rayonner le bonheur partout où il passe.

En admirant cette auréole d'or qui anime et qui ravive, je pense à un pauvre mourant de l'an dernier qui, en ce jour voilé de juin, déplorait l'absence du soleil et priait pour qu'un de ses rayons vînt réchauffer ses membres engourdis par l'approche de la mort. Il disait, de sa voix épuisée et plaintive: "S'il y avait un peu plus de soleil, je reviendrais à la santé." C'était le dernier effort de la nature prête à s'accrocher à la vie par un petit point d'appui.

Il vint, ce soleil tant désiré, mais il arriva trop tard pour faire du bien et n'éclaira que les derniers instants du mourant. Ses yeux ne purent admirer ces rayons empourprés du soir, car son âme cherchait déjà la Divine Clarté.

Combien d'âmes qui, comme ce mourant, demandent seulement un peu de soleil pour les ranimer sur le chemin de la vie. C'est pour quelques-uns un rayon de bonté qui les remet sur le droit sentier. Pour d'autres, c'est un mot d'encouragement qui soulève leur ambition qui sommeille, faute d'émulation. Ou bien, c'est une parole d'appréciation que cette travaillante espère et qui ne lui est jamais donnée. On lui jette son salaire et on croit être juste; cependant, la malheureuse s'en passerait peut-être, mais son âme ne peut vivre sans cette caresse du coeur qui s'appelle appréciation. On dira: la louange fait tourner la tête; car elle est comparée à un vin capiteux et il n'est pas bon d'en trop donner; mais pensons que quand elle est suggérée par la bonté, la louange encourage sans enivrer.

Donc une bonne parole relèvera et renouvellera une âme tout aussi bien qu'un rayon de soleil a la mission de ranimer une vie. Négligeons-nous de donner de la joie à un coeur humain, quand un bon mot coûte si peu?

Mais ce sont les petits enfants, ces gracieuses créatures du bon Dieu, qui ont le plus besoin de soleil, tant au physique qu'au moral. Ce sont des petites fleurs qui demandent beaucoup de soins et d'amour et dont la faiblesse attire et semble dire: aimez-moi et ayez soin de ma frêle existence. Voyez l'enfant qui est entouré d'une sage affection. Son visage rayonne de la joie de vivre; son sourire sent le soleil qui l'entoure. Il est heureux, car on l'aime et on est bon pour lui.

Mettons donc du soleil dans la vie des autres tout de suite, car demain il sera peut-être trop tard pour ce courage qui faiblit faute d'un peu d'encouragement et d'affection.

GERTRUDE.

Saint-Boniface, 27 janvier 1921.

à endurer en risquant leur vie pour sauver les infidèles.

Jeanne. — Qu'est-ce qui pouvait leur inspirer tant de renoncement et d'héroïsme?

La mère. — Seul le salut des âmes les poussait à une telle abnégation.

Lisette. — Y en eut-il qui souffrirent le martyre parmi eux?

La mère. — Oui, l'un d'eux, en 1625, mérita la palme: le Père Viel fut jeté dans un rapide par les Hurons. Du ciel, il devait prier pour ses frères, car dès lors les conversions devinrent plus fréquentes et procurèrent quelques joies aux dévoués apôtres. Mais l'événement de 1629 fit tomber bien des espérances. La prise de Québec par les Anglais obligea tous les Récollets à retourner en France.

Lisette. — Et on ne les revit plus?

La mère. — Si, il vint un jour où la signature du traité de Saint-Germain-en-Laye amena la descente des plis britanniques; le drapeau fleurdelisé fut hissé de nouveau à la tourelle du fort. Talon, nommé intendant, fit revenir les Récollets en 1670, cette fois pour s'associer les Jésuites et les fils de M. Olier.

Jeanne. — Grande dut être leur joie en foulant de nouveau le sol de leur pays d'adoption.

La mère. — Un action de grâces partit de tous les coeurs canadiens à leur arrivée. Un bel accueil leur fut fait, tant était vive la reconnaissance des colons.

Jusqu'en 1760 la communauté-mère de France continua d'envoyer de nouveaux sujets, mais les Canadiens ne manquèrent pas de générosité; nombreux furent ceux qui s'enrôlèrent sous la bannière de saint François et qui travaillèrent avec zèle à la vigne du Seigneur. Si bien que de 1612 à 1760 on compte trois couvents de ces religieux: un à Québec, un à Montréal, un autre à Trois-Rivières, et près de 230 Récollets qui se dévouent à la propagation de la foi.

Après la conquête anglaise, la nouvelle législature leur enleva le droit de se recruter en France; pourtant la communauté survécut, grâce aux nombreuses âmes canadiennes qui se joignirent à elle dans un élan de vertu et d'ardeur.

D'autres épreuves devaient fondre sur elle. En 1796 le Couvent de Montréal fut réduit en cendre et le gouvernement, profitant de ce malheur, s'empara de ses biens et condamna ses enfants à se disperser. Ils disent donc adieu à la vie fraternelle, mais toujours fidèles à leur devise, s'en vont prêcher l'évangile dans les missions lointaines ou se font paisibles curés de campagne. Et l'ordre qui avait été si nombreux s'éteignit graduellement jusqu'à la disparition de chacun de ses membres.

Jeanne. — Et il n'y en a plus; les Canadiens n'ont donc pas de reconnaissance envers leurs bienfaiteurs?

La mère. — Je te ménageais une surprise, mais elle ne sera pas plus grande que celle des Montréalais, en 1890, lorsqu'ils virent les Franciscains [illegible] et [illegible] de leurs aïeux, venir relever les ruines du couvent incendié.

Telle fut l'oeuvre des Récollets, oeuvre pleine de sublimes et d'admirables leçons. Puisque la religion a pu inspirer tant de ténacité et d'ardeur pour la langue et la foi, et puisque c'est elle qui fait les grands hommes, efforçons-nous d'être fidèles à la bien pratiquer pour être capables, nous aussi, de servir notre pays, sinon par les armes, du moins par de bon exemple, la prière et la fidélité aux devoirs journaliers.

DEUXIEME PRIX DE LA DEUXIEME CATEGORIE

Claire Dupal, [illegible] ans, Académie Saint-Joseph, Saint-Boniface

Un jour de l'automne dernier, Madeleine était au piano, étudiant sa leçon, quand la porte du salon s'ouvrit. Deux de ses amies qu'elle n'avait pas vues depuis un mois, entrèrent. Madeleine poussa un cri de joie, les autres en firent autant, et selon l'habitude, les petites filles se mirent à s'embrasser en parlant toutes trois à la fois.

Quelques minutes suffirent à toute cette expansion de joie, et bientôt les amies furent installées et commencèrent à causer raisonnablement.

— Si nous avions une histoire, maintenant, une vraie, car moi j'aime beaucoup mieux celles-là, dit Alice.

On mit la charge sur Madeleine, l'aînée des trois, qui accepta.

— Seriez-vous contentes d'entendre parler des premiers missionnaires de votre pays?

— Oui, oui, répondirent les deux petites amies; parle-nous des Récollets, car c'est le sujet de notre concours, et vraiment je ne sais pas trop comment m'en tirer.

—Voici donc, dit Madeleine. Vous savez toutes combien Champlain était rempli de zèle pour la conversion des Sauvages. Il demanda donc au roi de France, Louis XIII, la permission d'avoir des religieux, pour prêcher l'évangile aux tribus qu'il avait visitées sur les bords du Saint-Laurent. Quatre Père Récollets, avec l'autorisation du Souverain Pontife, Paul V, quittèrent donc leur beau pays et traversèrent l'océan.

— C'était alors un voyage bien périlleux, n'est-ce pas? dit Louise.

— Oui, mais ils savaient que bien d'autres dangers de toutes sortes et aussi une multitude de privations devaient être leur partage au milieu d'un peuple non civilisé. C'est donc en 1615 que les premiers missionnaires mirent le pied sur le sol de notre pays.

— Sais-tu les noms de ces braves, Madeleine? demanda Louise.

— Sûrement, ils s'appelaient Denis Jamet, Jean Dolbeau, Joseph Le Caron et le Frère Duplessis. Ils visitèrent les tribus sauvages et la messe fut célébrée pour la première fois au Canada.

— Quel bonheur Champlain dut éprouver ce jour-là! Et puis il y avait d'autres Français à Québec qui n'avaient pas eu de messe depuis longtemps. Mais, dis, les Sauvages reçurent-ils bien les bons missionnaires?

— Vous savez que les Indiens n'étaient pas civilisés. Ils n'étaient pas hostiles aux Français, mais ils ne comprenaient rien à l'instruction et étaient dans l'erreur du paganisme. C'est l'oeuvre du missionnaire d'instruire ces peuples pour les civiliser et leur donner la foi. C'est à quoi travaillèrent les Récollets vivant avec les Sauvages, les suivant partout et les gagnant à force de douceur, de patience, d'abnégation.

D'autres religieux vinrent ensuite: les Révérends Pères Huet, Poulain, Lebaillif, Galleran, Piat et le Frère Gabriel Sagard. Bientôt les religieux voulurent construire à Québec un collège destiné à l'éducation des indigènes du pays. Ils réussirent, car ils trouvèrent des personnes qui voulurent faire la charité et contribuer au salut des Sauvages. Le Sieur Houël et Charles de Boves fournirent les ressources nécessaires. Par la capitulation, les religieux furent obligés d'abandonner leur champ de labeur et de retourner en France.

— Ah! oui, quand les frères Kirk s'emparèrent de Québec, après que le traité était signé avec la France?

— En 1632, lorsque le Canada fut remis à la France, ils ne purent pas revenir au Canada, et cela leur causa bien du chagrin. En 1669, ils revinrent et s'établirent à Québec et à Montréal et aidèrent aux Jésuites à continuer l'oeuvre d'évangélisation.

En 1763 la cession du Canada à l'Angleterre emmena le départ des Jésuites, mais les Anglais permirent cependant aux Récollets de rester où ils étaient sans se recruter. Leur église de Montréal servait au culte catholique et aux protestants. Vers 1796 le dernier de ces bons Pères mourait à Québec.

Comme nous devons de reconnaissance à ces religieux qui ont tant fait pour le pays!... Mais à quoi penses-tu, Alice? Tu n'as encore rien dit.

— Moi? Oh! bien, je pense que j'aurais aimer à aller comme cela être missionnaire.

— Tu le pourras encore quand tu auras grandi. En attendant, il faut s'instruire.

— Oui, et je vais aussi prier le bon Dieu pour les missionnaires et je vais économiser des sous pour leur venir en aide.

— Bien dit, fit Madeleine. C'est le meilleur moyen de prouver que nous apprécions l'oeuvre de nos missionnaires.

Quand les lampes sont allumées

Quand les lampes sont allumées...
Que les fumées
Montent dans le soir,
Où [illegible] l'âme heureuse
Et pleure,
Quand les lampes sont allumées...
Le soir...

Ceux qui s'aiment s'aiment davantage...
La grâce du visage
Cher
Devient plus grande encore,
Et sur les fronts on voit l'aurore,
Ou l'éclair.

Mais aussi les deuils se raniment,
Et les cendres éteintes fument
Au noir foyer du coeur,
La lèvre, encore meurtrie,
Sent, du calice de la vie,
Monter l'âpre et vieille liqueur!...
Et ceux pour qui la vie est lourde,
Ceux hélas! dont la maison est sourde,
Et le pied saignant de son pas,
Seigneur, tous ceux dont l'âme pleure,
Ceux-là rêvent à Ta demeure,
Où la lampe ne s'éteint pas...

Ceux dont les yeux sont pleins de larmes
Et le coeur lourd d'alarmes,
Ceux-là rêvent aux jours puissants
Où, dans la flamme lumineuse,
Ils s'asseient près des absents!...

Quand les lampes sont allumées,
Que les fumées
Montent dans le soir,
Seigneur, mon âme douloureuse
Rêve à Ta main bienheureuse,
Le soir!...

Blanche LAMONTAGNE.

GERBE DE PENSEES

Il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme qu'à rester fixe sous la mitraille d'une batterie.—Napoléon.

A en croire les ingénieuses fables de l'Orient, une larme devient une perle en tombant dans la mer. Oh! si toutes allaient là, la mer ne roulerait que des perles.—Eugénie de Guérin.

La vie ne doit être possible aux inconsolables que s'ils regardent comme leur mission de consoler ceux qui peuvent encore être consolés.—Lucie Félix-Faure Goyau.

MA MERE

Le corbillard roule tranquillement vers l'église du village. Glisse doucement, bien doucement, carosse de mort, car c'est une mère que tu traînes vers le champ de l'éternel repos, C'EST MA MERE!

Les lourds nuages assombrissent l'horizon, jetant le froid et la tristesse sur les êtres et les choses. [illegible] aujourd'hui, astre de lumière, car c'est une mère qui s'en va pour toujours, C'EST MA MERE!

Du clocher du village des sons plus plaintifs que d'ordinaire se font entendre. Pleurez toutes vos larmes, cloches bénies, car c'est une mère qu'on porte en terre, C'EST MA MERE!

Les câbles glissent, glissent et tout au fond de l'excavation elle est maintenant descendue, la lourde tombe. Fossoyeur, ne jette pas trop rudement, dans cette fosse, les pelletées de terre glacée, car c'est une mère que tu vas enterrer, C'EST MA MERE!

Il semble que je viens de m'éveiller d'un songe terrible qui me brisa le coeur et le corps. Je m'éveille et dans les quatre chambres de notre "shack" je cherche partout la chère vieille qui s'était fait une telle joie de me revoir. Ne la trouvant nulle part je réalise que c'est bien vrai qu'elle est partie pour toujours! Partie sans que sa pauvre langue paralysée ait pu me dire un mot d'adieu! Seule une légère pression de ses doigts sur les miens et un faible sourire m'indiquaient qu'elle reconnaissait celle qui durant neuf jours resta penchée sur son chevet, espérant... en dépit de tout.

Depuis la minute où un télégramme affolant m'arrivait à Winnipeg jusqu'à celle où j'entendis les pelletées de terre tomber lourdement sur le cercueil de ma mère, il me semble que je n'ai pas vécu les heures qui se sont écoulées... ou peut-être les ai-je trop vécues!...

Seuls ceux qui ont eu une mère, une VRAIE mère, et qui n'en ont plus, comprendront la tristesse qui m'étreint à cette heure où je ne fais que réaliser que ma pauvre vieille mère ne me sourira plus jamais...

Ma mère fut une mère et une femme chrétienne dans toute la grandeur du mot. Sa seule ambition était de voir les siens heureux. Que de nuits et de jours a-t-elle passés, sans fermer l'oeil, pour arracher à la mort ses enfants qui se débattaient dans les griffes de la maladie. Son amour de mère triomphait, car elle les voyait toujours revenir à la santé. Pourquoi faut-il donc que l'amour de ses enfants n'ait pu la protéger, à son tour, contre la mort?? Pourquoi?... Ma mère fut une humble femme ignorant les manières et les roueries des salons, mais quel coeur elle avait pour compenser cela!

Après François Coppée je puis répéter aujourd'hui: "Oh, ma mère, sois bénie entre toutes les femmes!" Pour avoir tout fait pour inculquer dans le coeur de tes enfants l'amour du travail, l'honnêteté et la pitié pour les malheureux, oh! ma mère, sois bénie!

Durant les si longues heures de cette affreuse agonie où tu luttais en vain contre la mort, tes pauvres yeux, emplis de souffrance et de tristesse, se sont posés plus souvent sur moi que sur les autres... sans doute parce qu'il y avait si longtemps que tu ne m'avais vue... Et pour cette espérance et cette protection que tes chers yeux m'ont promises à ton heure dernière, oh! ma mère, sois doublement bénie!...

LIANE.

Legal, Alta, 1 janvier 1921.

M. DELLY

Esclave... ou Reine?

Feuilleton de La "LIBERTÉ" No 4

(Suite)

Le prince Ormanoff était parti pour Pétersbourg, où l'appelaient quelques affaires. Il ne reparut à la Bardonnaye que trois jours avant le mariage. Ce temps avait paru bien court à Lise, qui se sentait plus légère et plus elle-même en sachant loin, très loin ce fiancé pour lequel elle éprouvait une crainte insurmontable. Combien la date redoutée approchait vite!

— Oh! maman, n'y a-t-il pas moyen de faire autrement? murmura-t-elle en prenant congé de sa belle-mère, un soir où l'angoisse l'étreignait plus fortement.

Le visage blafard de Mme de Subrans se crispa un peu, tandis qu'elle répondait:

— Mais non, Lise, il n'y a aucune raison pour cela. Voyons, Serge est très bon pour toi. Sa nature est autoritaire, mais il t'aimera beaucoup si tu es gentille et bien soumise, comme il convient à ton âge.

— J'ai peur de lui, soupira Lise. Quand je pense qu'il va m'emmener si loin de vous!

C'était cette pensée qui la faisait frissonner, tandis qu'au matin du jour redouté sa belle-mère, dont le visage était affreusement altéré, l'aidait à revêtir la longue robe de soie souple garnie d'admirables dentelles, exécutée d'après un dessin fait par le prince Ormanoff. Sur les épaules de la tremblante petite mariée, Mme de Subrans jeta un vêtement tout renard blanc, d'un prix inestimable, que Serge avait rapporté de Pétersbourg... Et, à la sortie de l'église, bien des regards envieux couvrirent la jeune épousée ainsi royalement vêtue. Mais d'autres personnes hochèrent la tête en regardant la physionomie altière et fermée du prince Serge, et le beau visage de Lise, si pâle et si doux.

— C'est un mariage magnifique.... mais sera-t-elle heureuse? songeait-on.

Et Mme de Forcils, revenue pour assister au mariage de sa petite amie, pleura et pria de toute son âme pendant la cérémonie; car, en rencontrant tout à l'heure au passage les beaux yeux qu'elle connaissait si bien, elle y avait lu une souffrance profonde et une douloureuse anxiété.

V

Une neige légère était tombée le matin et poudrait encore les arbres dépouillés du cimetière, les allées étroites, les tombes qui semblaient ainsi toutes parées, comme pour accueillir la nouvelle mariée qui venait d'ouvrir la vieille grille rouillée.

Après la seconde bénédiction nuptiale donnée par un pope dans le salon de Mme de Subrans, Lise, sur l'ordre du prince Ormanoff, était montée afin d'échanger sa robe blanche contre un costume de voyage. Et tandis qu'elle s'habillait en refoulant ses larmes, il lui était venu l'irrésistible désir d'aller prier encore une fois sur la tombe de Gabriel.

Le prince avait dit qu'ils ne partiraient que dans une heure. Elle avait le temps de courir jusqu'au cimetière et de revenir bien vite, avant qu'il s'en aperçût.

Maintenant, agenouillée, la tête entre ses mains, elle évoquait devant cette tombe l'angélique visage de Gabriel, et ses yeux graves et profonds qui avaient conquis à Dieu l'âme de la petite Lise. Que n'était-il là aujourd'hui pour encourager sa pauvre petite amie! Oh! si elle avait pu entendre sa chère voix, avant de s'en aller avec cet étranger, énigme vivante devant laquelle s'effarait son jeune coeur!

Elle étendit la main et cueillit un des chrysanthèmes blancs qui demeuraient encore fleuris, grâce au soin qu'en prenait la vieille servante de Mme des Forcils, tombée à peu près en enfance depuis la mort de Gabriel, "son petiot chéri".

— Je la garderai en souvenir de vous, mon ami Gabriel! murmura Lise en posant ses lèvres sur la fleur. Et vous qui êtes un saint, vous prierez pour votre pauvre Lise, vous la protégerez... Oh! mon Dieu, soyez ma force! Voyez comme je suis petite et faible...

Elle était si absorbée qu'un bruit de pas, d'ailleurs assourdi par la neige, ne lui avait pas fait lever les yeux, jusqu'à ce que l'arrivant se trouvât à quelques pas d'elle. Alors elle eut une exclamation étouffée en reconnaissant le prince Ormanoff.

— Que faites-vous ici?

La voix était dure, les yeux que rencontra le regard éperdu de Lise parurent à la jeune femme presque noirs.

— Je suis venue prier une dernière fois sur la tombe d'un ami, répondit-elle d'une voix un peu éteinte.

— Un ami? comment cela? Expliquez-vous.

Elle dit alors comment elle était entrée en relations avec Mme des Forcils et son fils, comment Gabriel et elle avaient sympathisé aussitôt, et quel chagrin lui avait causé sa mort. Elle tremblait, beaucoup moins à cause de la bise froide que du saisissement dû à l'apparition inopinée de son mari, et, oubliant de se relever, elle semblait agenouillée devant lui comme une pauvre petite agnelle devant quelque fauve sans pitié.

Il l'écoutait, impassible, et, quand elle eut fini, il dit seulement, d'un ton net et glacé:

— Il faudra oublier tout cela, Lise.

Un effarement passa dans le regard de la jeune femme.

— Oublier Gabriel! Oh! Serge!

— Il le faudra. Toute trace de votre existence antérieure doit disparaître de votre mémoire, car j'ai droit à toutes vos pensées, et j'entends les posséder toutes. Vous ne devez plus avoir qu'un but dans l'existence: c'est de m'obéir et de me plaire. Maintenant, levez-vous et suivez-moi.

Sa main ferme et pourtant étrangement souple se posa sur celle de Lise et la détacha sans violence de la grille à laquelle elle se crispait. La jeune femme se releva machinalement. Le regard aigu du prince se posa sur son autre main, fermée comme si elle retenait quelle chose.

— Qu'avez-vous là, Lise?

— Une fleur, murmura-t-elle.

— Quelle fleur?

Du geste, elle désigna les chrysanthèmes.

— Vous l'avez cueillie ici, vous l'emportiez comme souvenir?

Elle inclina affirmativement la tête. Sa gorge était tellement serrée qu'il lui semblait impossible de prononcer un mot.

— Donnez-moi cela!

Elle leva un regard d'angoisse sur le hautain visage de Serge.

— Pourquoi?? balbutia-t-elle.

— Parce que je le veux. Donnez!

Mais elle serra plus fort la fleur entre ses doigts tremblants, et, instinctivement, essaya de reculer comme pour échapper à Serge.

Hélas! une poigne vigoureuse tenait sa frêle petite main! Qu'elle était peu de chose près de cet homme dans tout l'épanouissement de sa triomphante force masculine!

— Donnez, Lise! répéta-t-il.

Sa voix était froide, très calme, mais Lise frissonna sous le regard dur et troublant qui s'attachait sur elle.

La main de la jeune femme s'entr'ouvrit, laissant voir la fleur blanche. Mais elle ne la tendit pas à Serge. Ce fut lui qui la prit entre ses doigts gantés. Il la jeta à terre et appuya son talon dessus.

— Voilà ce que je fais des "fleurs du souvenir". Quant à une pareille résistance à ma volonté, je me dispense de la qualifier. Mais je vous engage à ne plus recommencer une scène de ce genre.

Il lui prit le bras, et, le serrant sous le sien, emmena la jeune femme vers la porte du cimetière.

Elle se laissait faire, incapable de résister. Mais son pauvre coeur bondissait de douleur et d'effroi, et des larmes s'amoncelaient sous ses paupières frémissantes.

Devant la porte attendait la superbe automobile du prince Ormanoff. Serge y fit monter sa femme, et s'assit près d'elle en jetant cet ordre au chauffeur:

— A toute vitesse!

Presque sans bruit, l'automobile s'éloigna, et, à peine hors du village, prit une allure folle.

Lise, d'abord, n'y fit pas attention. Elle concentrait sa pensée sur cette pauvre fleur, qui gisait là-bas sur le sol neigeux, piétinée, méconnaissable, — la fleur de Gabriel, blanche et pure comme lui.

Et les larmes brûlantes glissaient, une à une, sur son visage pâle et désolé, sans qu'elle songeât à la défense qui lui avait été intimée naguère, sans qu'elle remarquât le regard d'impatience irritée qui se posait sur elle.

Mais tout à coup, elle sursauta, et ses yeux stupéfaits allèrent du paysage fuyant, inconnu d'elle, aux objets qu'elle remarquait seulement maintenant, posés sur la banquette de devant: la magnifique pelisse de zibeline que le prince avait voulu qu'elle emportât pour le voyage, et le sac — une merveille d'élégance raffinée — qu'il lui avait rapporté de Russie. Elle avait laissé ces deux objets dans sa chambre, comptant les prendre au retour du cimetière. Qui donc avait eu l'idée de les descendre et de les mettre dans la voiture sans l'attendre? Le sac n'était même pas fermé...

Elle leva vers son mari ses yeux encore gros de larmes, en murmurant timidement:

— Est-ce que... nous ne retournons pas tout de suite à la Bardonnaye, Serge? ?

— Ni tout de suite, ni plus tard, dit-il d'un ton sec.

Elle se redressa brusquement.

— Vous ne voulez pas dire que... que je vais partir sans les revoir, sans les embrasser? balbutia-t-elle.

— Parfaitement, c'est cela même. Ces adieux étaient inutiles et j'aurais encore eu à supporter la vue de ces larmes que vous fait verser une sensibilité vraiment à fleur de peau. Vous pourrez écrire un mot à Mme de Subrans, une fois à Cannes, je vous y autorise.

Lise jeta un regard désespéré vers le paysage qui passait avec une vitesse vertigineuse.

— Mais ce n'est pas possible! Je ne peux pas m'en aller comme cela! dit-elle d'une voix étranglée. Je vous en prie, Serge, revenons!... Je ne serai pas longue, le temps seulement de les embrasser, de leur dire...

Il détourna les yeux des belles prunelles implorantes, et un pli de colère vint barrer son front.

— Taisez-vous, Lise, cessez ces supplications ridicules! Il me plaît d'agir ainsi, vous n'avez qu'à vous soumettre, — d'autant mieux que vous avez à vous faire pardonner votre révolte de tout à l'heure, pour laquelle il n'est pas mauvais que vous ayez une punition.

Les petites mains jointes retombèrent, les paupières s'abaissèrent sur les yeux noirs qui se remplissaient de nouveau de larmes. Lise s'enfonça davantage dans son coin, en appuyant sur ses mains tremblantes son visage glacé par l'émotion douloureuse. Elle savait maintenant qu'en cet époux qui avait ce matin, par la voix du prêtre, promis amour et protection à Lise de Subrans, elle ne trouverait qu'un maître despotique et impitoyable.

Son coeur battait à coups précipités, et, à grand'peine, elle étouffait les sanglots qui l'étranglaient. Une vague de souffrance désespérée montait en elle... Oh! si cette automobile, dans sa course effrénée, pouvait se briser, et qu'elle, Lise, fût réduite en miettes! Là-haut, elle retrouverait Gabriel, elle serait loin de cet homme effrayant, qui lui interdisait jusqu'aux larmes!

Quelle allait donc être sa vie? Que deviendrait-elle s'il lui fallait trembler ainsi constamment devant lui?

Une prière éperdue montait à ses lèvres, vers le Dieu que Gabriel lui avait appris à connaître. Jamais, mieux qu'en cet instant, elle n'avait eu une telle conscience de sa propre faiblesse, en même temps que de la force toute-puissante qui, du haut du ciel, veillait sur elle et s'insufflait en sa jeune âme chancelante sous la douleur.

[illegible]

... pières closes. Mais il se redressa brusquement, le visage plus dur, le front contracté. Il prit à deux mains l'exquise petite tête, et, doucement, en un mouvement presque imperceptible, il la reposa sur les coussins de la voiture, sans que la jeune femme se réveillât.

Alors, se détournant, il s'appuya à l'accoudoir de velours, en fixant vaguement sur le paysage neigeux son regard sombre et soucieux.

VI

Sans une panne, sans un arrêt autre que celui nécessité par le dîner, vers sept heures, l'automobile du prince Ormanoff arrivait à la gare de Lyon un quart d'heure avant le départ du rapide qui devait emmener à Cannes les nouveaux époux.

Cette allure folle avait brisé et ahuri Lise, et ce fut presque comme une inconsciente qu'elle descendit de voiture et suivit son mari jusqu'au train, où les attendaient Vassili, le valet de chambre favori du prince, et Dâcha, la première femme de chambre de la défunte princesse Olga, qui passait maintenant au service de Lise.

Vaguement, la jeune princesse distingua une femme d'une cinquantaine d'années, maigre, au visage ridé, qui s'inclinait profondément pour lui baiser la main. Elle se laissa conduire au sleeping-car, déshabiller et coucher; elle répondit machinalement aux offres de service de Dâcha: "Merci, je n'ai plus besoin de rien, je voudrais essayer de dormir..." Mais quand elle fut seule, le sommeil ne vint pas et elle passa une nuit fiévreuse, pleine d'angoisse, en se remémorant les incidents de cette journée écoulée, l'attitude glaciale dont ne s'était pas départi le prince durant le reste du voyage, — il l'avait traitée visiblement comme un enfant en pénitence, — et surtout cette scène du cimetière, si cruelle! Oh! quel homme était-il donc, celui qui lui ordonnait d'oublier les morts et l'enlevait aux vivants sans lui permettre un adieu!

Elle était si défaite le matin, que Dâcha lui demanda avec inquiétude si elle était malade... Et cette même question sortit des lèvres de Serge, lorsque, une fois coiffée et habillée, elle le rejoignit dans le wagon-salon, où Vassili avait préparé le thé.

— Très fatiguée, seulement, Serge. Je n'ai pas dormi une minute cette nuit.

Elle lui tendait la main, d'un joli geste timide et hésitant qu'il prit peut-être pour un geste de soumission, car sa physionomie si froide s'adoucit légèrement.

— A qui la faute, méchante enfant! Pourquoi n'avoir pas été plus raisonnable hier et m'avoir obligé à la sévérité? Je pardonne aujourd'hui, mais n'oubliez pas cette leçon, Lise.

Il la baisa au front et la fit asseoir près de lui, tandis que Vassili servait le thé. Pendant le reste du voyage, il reprit l'attitude de condescendance à la fois dédaigneuse et légèrement caressante qu'il avait eue en général au cours de ses fiançailles. Hier, Lise était l'enfant insoumise que l'on punit, aujourd'hui c'était l'enfant sage et repentante, envers laquelle un maître magnanime voulait bien montrer quelque indulgence.

Mais, tout en forçant ses lèvres au sourire, Lise demeurait au fond du coeur mortellement triste, et cette impression ne fut pas modifiée par le soleil radieux, par la vue de la végétation méridionale, par la traversée des luxueux quartiers de Cannes dans la voiture qui attendait le prince et sa femme à la gare.

Cependant une exclamation admirative lui échappa à l'apparition de la merveille qu'était la villa Ormanoff.

— Ma demeure vous plaît, petite Lise? demanda Serge dont l'indéfinissable regard revenait sans cesse vers elle.

— Oh! beaucoup! Que c'est beau!... Je n'aurais jamais pensé qu'il existât quelque chose de semblable!

— Vous êtes destinée à en être le plus charmant ornement, Lise.

Était-ce un compliment? Rien, dans le ton froid ni dans la physionomie du prince, ne pouvait le lui faire croire. Il semblait plutôt lui tracer en quelques mots un programme.

La voiture arrêtait devant le double perron de marbre blanc, au pied duquel était rangée la domesticité, en très grande partie russe. Serge aida à descendre la jeune femme, qui jetait un regard un peu effaré sur tous ces gens respectueusement courbés. Lui faudrait-il donc, en tant que maîtresse de maison, commander à tout ce monde?

Brièvement, Serge lui nomma l'intendant, la femme de charge, le majordome, les principaux de ces serviteurs dont le maître lui-même ne connaissait pas au juste le nombre, qui le suivaient dans tous ses déplacements et s'augmentaient encore d'autres unités durant ses séjours en Ukraine, par suite de l'éloignement du domaine et de l'immensité du château qui exigeait un personnel énorme.

Cette formalité accomplie, le prince et Lise pénétrèrent dans le vestihall dont les délicates colonnes de marbre blanc disparaissaient presque sous les fleurs, et de là dans un salon où se tenaient trois personnes: une jeune femme et deux garçonnets de dix à douze ans.

Serge avait parlé comme d'une chose sans importance de la présence chez lui de sa soeur et de ses neveux. Il n'avait jamais été question que Mme de Rühlberg vînt assister à son mariage. Son frère semblait la considérer en quantité très négligeable, et Lise savait par sa belle-mère qu'elle était une personne fort insignifiante, très apathique et d'assez faible santé.

Tout cela en effet se lisait sur la physionomie de la belle femme blonde, un peu forte, au teint trop blanc et aux yeux bleus hésitants et sans expression, que Serge présenta en ces termes:

— Ma soeur, Lydie Vladimirowna, baronne de Rühlberg.

Lydie offrit à sa belle-soeur une main garnie de bagues étincelantes, en prononçant, d'une voix lente, quelques paroles de bienvenue, très banales, auxquelles Lise, malgré son émotion, n'eut pas de peine à répondre. Puis les deux enfants baisèrent la main de leur oncle et de leur nouvelle tante. L'aîné, un gros garçon blond et flegmatique, ressemblait à sa mère. Mais le petit Sacha était un joli enfant brun, frêle et un peu pâle, aux yeux gris intelligents et vifs, qui se fixèrent avec une naïve admiration sur la jeune princesse.

— Venez vous reposer maintenant, Lise, dit le prince Ormanoff.

Comme elle se détournait pour obéir à cette invitation, elle se trouva en face d'une personne qui venait d'apparaître silencieusement, glissant sur l'épais tapis d'Orient. C'était une femme d'environ vingt-cinq ans, petite, maigre, légèrement contrefaite et vêtue d'une robe de soie noire toute unie. Une volumineuse chevelure d'un blond de lin, très souple et très soyeuse, couvrait sa tête, fort petite, et semblait l'obliger à la tenir penchée de côté. Le teint était blanc, couvert de taches de rousseur, les traits fins, bien formés, sauf le nez, trop mince. De longs cils blond-pâle se soulevèrent et Lise entrevit d'étranges prunelles jaunes, qui lui causèrent la plus désagréable impression.

— Ah! c'est vous, Varvara! dit la voix brève de Serge... Lise, Varvara Petrowna Dougloff, ma cousine.

Lise lui tendit sa main, dans laquelle Varvara mit ses longs doigts aux ongles aigus, dont la vue rappela involontairement à la jeune femme les griffes d'un loup capturé un des hivers précédents aux environs de Péroulac. Elle remarqua en outre que Mlle Dougloff avait une attitude très humble, qu'elle tenait les yeux modestement baissés et qu'elle s'écarta aussitôt comme une ombre discrète, sans que son cousin parût songer à lui adresser un mot de plus.

Dâcha et Sonia, la seconde femme de chambre, attendaient leur jeune maîtresse dans l'appartement qui avait été celui de la première femme. Tentures et mobilier avaient été changés, mais ils étaient absolument semblables aux précédents. Le prince Ormanoff voulait sans doute que tout lui rappelât la défunte, autour de cette jeune femme qui était le vivant portrait d'Olga.

— Reposez-vous, Lise, tâchez de dormir, dit-il en prenant congé d'elle. Nous dînons à huit heures. En vous éveillant à sept, il vous restera un temps suffisant pour vous habiller.

Quand les caméristes l'eurent revêtue d'une robe d'intérieur, Lise s'étendit sur une chaise longue, dans le salon qui précédait sa chambre et qui était, comme celle-ci, une merveille du luxe le plus délicat. Pourtant, combien cette atmosphère raffinée semblait lourde à la jeune femme! Les chaînes d'or sont toujours des chaînes, et, déjà, elle sentait qu'elles l'enserraient impitoyablement.

Sa fatigue était telle qu'elle s'endormit presque aussitôt. Ce sommeil durait encore à sept heures, lorsque Dâcha entr'ouvrit doucement la porte pour informer sa jeune maîtresse qu'il était temps de songer à sa toilette.

— Pauvre petite princesse, elle repose encore! murmura-t-elle en s'adressant à Sonia qui se tenait derrière elle. Cela me fait de la peine de la réveiller. Elle était si fatiguée et si triste!... Tiens, regarde donc, Sonia, comme elle est jolie en dormant! Quel coeur faut-il avoir pour tourmenter une mignonne colombe comme cela?

(A suivre)

MGR GROUARD

No 26

SOUVENIRS DE 60 ANS DE MISSION

(*Suite*)

De Lowell je me rendis à New-York et allai frapper à la porte des Pères de la Miséricorde, chargés de la paroisse française de Saint-Vincent de Paul. On m'avait donné leur adresse et assuré que je serais bien reçu. Ces bons Pères se montrèrent en effet très aimables envers moi. Il y avait dans ce temps-là, un navire de guerre français dans le port de New-York, la *Naïade*, battant pavillon de l'amiral de Cuverville. Les Pères me contèrent comment, le dimanche précédent, l'amiral, avec son état-major et ses marins était venu, musique en tête, assister à la grand'messe, ce qui avait grandement édifié la paroisse et la ville toute entière. Il y avait à bord de la *Naïade* un excellent aumônier qui vint visiter les Pères et qui m'invita à me rendre sur le navire. "Mais, dit-il, permettez que j'avertisse l'amiral, et certainement il vous enverra chercher." Le lendemain, on me prévient qu'une chaloupe m'attend au quai. Je m'y rends. Un lieutenant de vaisseau saute à bord, me salue et me prend la main pour me conduire à la chaloupe; les matelots dressent leurs rames comme les soldats présentent les armes, et le lieutenant me fait embarquer. Un tapis était étendu à la place où je devais m'asseoir. J'étais ébahi de tant d'honeurs auxquels les moeurs simples des Sauvages ne m'avaient pas accoutumé.

Mais ce fut bien autre chose quand, arrivés près du navire, aux flancs duquel un escalier également tapissé était solidement accroché, le lieutenant me fit monter, et sur le pont, je vois l'amiral, entouré de son état-major et un peloton de soldats de la marine qui me présentent les armes. L'amiral me reçoit avec une politesse exquise, ainsi que ses officiers, me promène sur le pont et me montre une inscription qu'il a fait mettre en grandes lettres: "Dieu et patrie." "Cela, me dit-il, fait enrager les radicaux, mais je m'en moque." Puis il me mène dans ses appartements, où un élégant déjeuner nous fut servi. Il me raconta qu'il avait récemment fait la campagne du Dahonney, qu'il avait forcé le roi Behanzin à se soumettre, qu'il lui avait pris son sceptre et sa couronne et les avait portés à la basilique de Montmartre pour en faire hommage au Sacré-Coeur en reconnaissance de sa victoire. Ensuite, il avait été envoyé en croisière sur les côtes de Terre-Neuve pour y protéger les pêcheurs français. Il avait même remonté le Saint-Laurent jusqu'à Montréal, où il avait reçu un accueil enthousiaste de la part du peuple et de l'évêque. Celui-ci le conduisit au Grand Séminaire, où les prêtres du diocèse faisaient alors leur retraite, et il le força même d'adresser la parole à ces prêtres, disant que ça vaudrait bien le sermon du prédicateur!

Evidemment cet amiral était un clérical de la plus belle eau et l'on conçoit que je fus enchanté de faire sa connaissance et que sa conversation me causa le plus grand plaisir. Sachant que j'allais en France, il me pria d'aller voir sa famille dans un château situé sur les côtes de la Marche, près de la ville de Trégnier, et comme je devais aller au Mans et qu'il y avait un fils au collège des Jésuites, il me demanda d'aller le bénir et de l'encourager au travail. Il s'informa aussi des pays d'où je venais et particulièrement du Manitoba. Le gouvernement français savait que plusieurs nobles familles voulaient s'y établir, et il désirait avoir des renseignements sur ce pays. Je lui dis ce que j'y avais vu et lui rendis compte des avantages et des ressources immenses que de bons colons trouveraient certainement dans les prairies de l'Ouest. L'amiral me pressa fort de lui faire un rapport à ce sujet, ce que je lui promis.

Après un entretien si plein d'intérêt et de charme, l'amiral me fit conduire à terre, avec les mêmes honneurs, et le surlendemain je m'embarquai pour la France. La traversée n'offrit rien de remarquable. A peine débarqué au Hâvre, je prends le train de Paris et me fais conduire à notre maison pour saluer notre Supérieur Général, ses assistants et les autres Pères. On me reçoit avec la plus grande cordialité et en me reposant un peu je me trace une ligne de conduite durant mon séjour en Europe, mettant en tête un pèlerinage au tombeau de saint Pierre, autrement dit voyage *ad limina*, afin d'offrir mes hommages au Souverain Pontife. J'avais eu la douleur de perdre ma bonne mère et ma tante carmélite, mais j'avais encore mes deux soeurs et je leur devais une visite. Je me proposais aussi de visiter les parents de mes missionnaires et de donner des conférences dans les grands et petits séminaires, sans oublier de prêcher et de quêter partout où j'en recevrais l'autorisation.

J'étais en train de faire ces plans quand nous reçûmes la visite de Mgr Racine, évêque de Sherbrooke, de Mgr Gravel, évêque de Nicolet, et de M. l'abbé Proulx, curé de Saint-Lin. Ces vénérables prélats venaient surtout voir le Révérend Père Antoine, qui avait gagné leur estime et leur amitié pendant les longues années qu'il avait passées en Canada, d'abord comme missionnaire chez les Iroquois de Canawaga, où le Père Bertin lui succéda, ensuite comme Provincial des Oblats. On les retint à dîner et je fus très heureux de les rencontrer. Durant la conversation ces bons évêques me dirent: "N'avez-vous pas l'intention d'aller à Rome?" — "Certainement, répondis-je, mais je ne sais trop quand je ferai ce voyage." — "Nous partons demain, dirent-ils; nous avons retenu un compartiment pour quatre personnes et nous ne sommes que trois; si vous voulez venir avec nous, nous vous offrons la quatrième place qui ne vous coûtera rien." Le Père Antoine me donne un coup de coude et me souffle tout bas: "Acceptez donc!" Je remercie ces bons Prélats de leur offre si bienveillante, et je me déclare disposé à les accompagner. Je prends l'heure du départ, le nom de la gare, je ficelle mon petit bagage, et le lendemain je me trouve au rendez-vous.

Nous montons en voiture et j'admire la belle organisation des wagons-lits internationaux, qui ne ressemble pas du tout à celle des Pullman ou *sleeping cars* américains. Nous avons une chambre assez large avec quatre lits et sièges confortables, parfaitement à l'abri des regards indiscrets. Le wagon était ainsi divisé en chambres pour deux ou quatre, ouvrant sur un long corridor allant d'un bout à l'autre. De la sorte les voyageurs se trouvaient logés séparément, ayant chacun son chez-soi. En route, M. l'abbé Proulx nous servait de sergent-fourrier, descendait aux heures d'arrêt dans les grandes villes, achetait d'abondantes provisions, pain, viandes, fruits, de bonnes bouteilles de vin, quantité de journaux, et rentrait les bras chargés de cet excellent butin. Aussi menions-nous joyeuse vie, et nous arrivâmes à Rome frais et dispos. Je ne pouvais assez remercier ces vénérables évêques du grand service qu'ils m'avaient rendu en me faisant faire un voyage si agréable sans bourse délier. Je me rendis chez nos Pères et écrivis de suite une lettre pour demander audience au Saint-Père, après avoir dit ma messe, le matin du 21 novembre.

Les Sulpiciens de Montréal avaient construit à Rome un collège pour les étudiants du Canada, et ce jour était leur fête principale. Mes compagnons de route m'avaient donné rendez-vous à cette maison pour le dîner, et le Père Tatin, invité lui-même par les Sulpiciens, vint me conduire. Je rencontrai là l'archevêque de Besançon et plusieurs dignitaires de la Cour Pontificale, entre autres un prélat romain qui, me sachant nouvellement arrivé et sans expérience, me donna les avis suivants: "Cet après-midi, on chante les premières vêpres de Sainte-Cécile dans son église, et si vous voulez entendre de la belle musique, allez-y à telle heure. Demain on chantera une messe sur le tombeau de sainte Cécile, dans les catacombes de Saint-Calixte, et vous n'aurez pas de meilleure occasion de visiter ces lieux où reposent tant de martyrs." Je remerciai de ces renseignements, et peu après le dîner, le Père Tatin me mena à l'église de Sainte-Cécile.

L'office était déjà commencé. Sur une estrade un choeur nombreux chantait les vêpres, antiennes et psaumes mis en musique; cela durait cinq heures, m'a-t-on dit, et je plaignis le bon évêque qui officiait, assis sur un fauteuil au fond du sanctuaire, sans remuer, pendant tout ce temps-là. La ville de Rome presque toute entière prend part à cette fête, et vous voyez un fleuve de monde passer incessamment dans l'église. On entre, on fait une petite prière, on s'arrête devant l'estrade pour entendre un ou deux versets, et on continue de marcher pour faire place à d'autres, et cela tant que durent les vêpres. Le Père Tatin et moi, nous restons un peu plus longtemps à écouter cette musique, jusqu'à ce que nous ayions entendu le fameux psaume *Laudate, pueri, Dominum*, qui me parut admirable, et nous rentrons à la maison.

Le lendemain, après nos messes, le Père Tatin loue une voiture et nous courons sur la voie appienne jusqu'aux catacombes de Saint-Calixte. Il y avait foule, au dehors, et la foule se pressait dans l'étroit escalier qui descendait aux galeries souterraines. Nous n'entrerons jamais dans la crypte où se trouve le tombeau de sainte Cécile et nous ne pourrons assister à la messe, si nous ne forçons cette foule à nous livrer passage. Alors je dis au Père Tatin: "Mon Père, suivez-moi de près et ne me perdez pas de vue." Et, en vrai Sauvage qui ne respecte rien, je joue des coudes dans cette masse de monde et me fraye une voie, ainsi qu'au Père jusque dans la crypte, et au second rang des fidèles qui entouraient l'autel, où un prêtre espagnol disait la messe. L'office terminé, le Comte de Rossi, l'illustre auteur de "Rome Souterraine", nous donna une conférence très intéressante sur les fouilles et les découvertes qu'il avait faites dans les catacombes et qu'il a consignées dans son ouvrage. Il n'y avait pas que des Français dans cette crypte, et cependant le Comte ne parla qu'en français, parce que la langue française est employée non seulement par les diplomates qui discutent des affaires des royaumes et des républiques, mais encore par les savants qui veulent communiquer leurs connaissances au monde entier.

Nous visitâmes ensuite une crypte que le Comte de Rossi a découverte et où se trouvent plusieurs tombeaux des Papes des premiers siècles, tous martyrs, puis plusieurs galeries souterraines où des milliers de martyrs ont été déposés. Un grand nombre gisent à découvert, et l'on voit leurs ossements tomber en cendres. On serait tenté de s'enrichir de ces précieuses reliques, si un avis n'était affiché à l'entrée portant défense d'y toucher sous peine d'excommunication. Je ne puis entreprendre de raconter tout ce que renferme ces catacombes, ni d'ailleurs tout ce que je vis dans la ville de Rome. Qu'il suffise de dire qu'en attendant le jour où l'audience du Pape me serait accordée, je ne perdis pas une minute et je visitai ces monuments merveilleux de l'art chrétien aussi bien que ceux de l'art païen. De ces derniers, c'est le Panthéon qui produisit sur moi l'impression la plus vive. Je me sentis moins ému en entrant dans Saint-Pierre, que je ne pouvais cependant me lasser d'admirer, tant on y trouve de richesses artistiques incomparables. Mais, à mon humble opinion, l'immensité de cette basilique frappe moins que l'intérieur de nos belles cathédrales gothiques. Enfin, une estafette m'apporta la nouvelle si ardemment désirée que le Pape me recevrait tel jour, à telle heure, et je me rendis au Vatican au moment fixé.

Le Pape alors était Léon XIII. Je me présentai avec tous les sentiments de respect et de vénération que l'aspect du Vicaire de Jésus-Christ inspire nécessairement à un catholique; je fis les trois génuflexions prescrites et lui baisai le pied, après quoi il me donna la main et me fit asseoir près de lui. J'avais à rendre compte de l'état de nos missions, et pour faire mieux comprendre notre situation, je mis sous ses yeux la carte du Canada ecclésiastique et lui indiquai l'immense étendue du vicariat apostolique d'Athabaska-Mackenzie qui à lui seul était au moins aussi vaste que tout le reste du Dominion. Le Pape m'interrogeait avec bonté et le lui répondais simplement. Je levai les yeux vers lui et je fus saisi en remarquant l'extrême vivacité de son regard. Je n'ai jamais vu d'oeil aussi perçant. N'eût été la douceur de ses paroles, j'aurais peut-être tremblé de peur en me trouvant si près de lui. Il parlait très bien le français, et c'est dans cette langue que nous tînmes une longue conversation. Il me demanda, à la fin, ce que je me proposais de faire durant mon séjour en France. "Très Saint Père, lui dis-je, j'ai l'intention de donner des conférences dans les Grands Séminaires, dans l'espoir que des jeunes ecclésiastiques pourraient entrer dans notre congrégation et venir dans mes missions." — "C'est cela, me répondit le Pape. N'ayez que des Oblats pour missionnaires." Enfin, il se montra d'une extrême bienveillance, n'ayant que des éloges à me faire de notre congrégation et qu'il renouvela quand, à la fin de mon audience, je le priai de permettre au Père Tatin de venir recevoir sa bénédiction. Ce cher Père était alors le Supérieur de notre Scolasticat de Rome et m'avait accompagné avec deux autres personnes. Il avait sans doute vu plusieurs fois le Pape qui le reconnut et lui adressa des paroles encourageantes pour lui et ses scolastiques. J'étais donc enchanté de ma visite au Saint-Père.

(A SUIVRE)

A batons rompus

La buvette

Extrait des *Bloc notes* du *Devoir* du 25 janvier:

"Nous avons hâte de savoir quelle attitude le ministère provincial, dans sa loi sur la régie des alcools, va prendre à l'endroit de la buvette. La laissera-t-il subsister? En ce cas, il manquera de supprimer la principale cause de l'ivrognerie et de l'alcoolisme dans notre province, il manquera d'abolir la cause maîtresse des abus et des excès de boisson. L'ancien régime, si l'on se contentait de supprimer net toute vente au verre, où que ce fût, vaudrait mieux encore que celui dont on nous entretient de ce temps-ci. C'est dans la buvette que les gens ont appris à boire avec excès; elle a été une école d'ivrognerie, un lieu de fraude, un endroit où la canaille pouvait trouver le meilleur abri pour monter ses coups. C'est là qu'ont commencé à boire en mauvaise compagnie tant de jeunes gens qui, par la suite, sont devenus des pochards incorrigibles. Tant que la buvette existera légalement, le ministère ne sera pas du tout certain de faire respecter la loi qu'il veut faire voter après-demain. Il aura beau dire qu'on n'y servira que de la bière, il sait fort bien que les buvetiers peu scrupuleux, — et combien y en a-t-il, dans ce métier, qui soient scrupuleux? — se moqueront de lui et sauront, quand ils auront affaire à un habitué, glisser dans le verre de bière le *couteau* recherché des alcooliques et des buveurs. Si le ministère est sincère, dans sa réforme, qu'il commence par abolir les buvettes et les cabarets, qu'il les ferme à triple tour. Cela seul vaudra mieux que tout le reste de sa loi nouvelle."—G. P.

La loi manitobaine, sans être parfaite, nous a pourtant débarrassés de la buvette. N'aurait-elle fait que cela que nous aurions ample compensation pour les quelques petits inconvénients qu'elle nous impose. Il est si difficile de contenter tout le monde à la fois.

Un qui a du coeur

Nous ignorons qui est M. Jacques Fleury, qui a écrit dans le *Droit* du 25 janvier les paroles que nous citons ci-contre, mais nous lui disons merci. Cela vaut beaucoup mieux, est plus selon l'histoire du peuple canadien-français et est plus fier que certaines condamnations à mort qui tombent parfois de lèvres respectables, — condamnations à mort qui surprennent parfois étrangement chez quelques-uns qui se disent et sont de nos amis. Nous citons maintenant M. Jacques Fleury:

"Il est cependant un autre point sur lequel je voudrais insister. C'est celui de la survivance française dans l'Ouest. De l'article de M. Gascon, je relève la phrase suivante: "Leur engloutissement définitif (l'auteur parle des groupes français de l'Ouest) n'est qu'une question de jours! Et pourtant non! Les nôtres là-bas ne sauraient mourir. La statistique, si on ne considère que le chiffre brutal, peut nous les présenter sous un jour bien sombre, cependant si l'on suppute leurs éléments de vitalité, si l'on considère quels principes de vie les animent, on est vite rassuré. Sans aller aussi loin que le jovial Mark Twain, qui, distinguant trois espèces de mensonges, assurait que le pire de tous était le *"statistic lie"*, il n'est pas mauvais de se défier des statistiques. La vie d'un peuple est trop compliquée, elle est faite de trop de matériaux, pour qu'un banal alignement de chiffres puisse rendre compte de tout. Les Canadiens-français de l'Ouest ne sont que 100,000... et après? Nous ne restions que 60,000, lors de la cession! Ils sont entourés d'ennemis dangereux, soit! Mais on s'extasie sur la survivance des nôtres aux Etats-Unis, là où nos compatriotes, à qui il eût fallu, hélas!

..."la plaine et la charrue"

"Le grand air dont le souffle ondoie au front des blés", se virent péniblement encerclés dans des villes, travaillant à de durs métiers, pour de riches maîtres qui souvent valaient moins qu'eux. Et après cela l'on craindrait pour nos Canadiens français de l'Ouest? Ceux qui ont visité les magnifiques paroisses échelonnées le long de la Rivière Rouge, ou encore les régions plus neuves de la montagne de Pembina, où les nôtres ont fait de si sensibles progrès, ceux qui sont venus en contact avec les groupes français plus avancés à l'Ouest savent à quoi s'en tenir. Le Canadien français se sent là bien chez-lui, il est venu offrir à cette terre vierge son coeur et ses bras; il a répété là l'humble et sublime geste des aïeux; il a jeté le blé en terre et il a peuplé les vieux bers apportés de "chez-nous", les vieux bers que les aïeules avaient bercés. Bientôt la paroisse est apparue, la paroisse qui unit les énergies en un faisceau infrangible, la paroisse, gage de survie et d'immortalité.

"Nos ennemis connaissent bien la force de cette communauté française; je me souviens avoir lu dans le *Saturday Post*, de Winnipeg, un article très significatif de Knox McGee à ce sujet.

"Les Canadiens français de l'Ouest veulent vivre et ils vivront! Mais, de grâce, cessons de clamer à leur disparition, car on ne manquera pas de les décourager eux-mêmes d'abord, puis ce sera un excellent moyen d'enrayer le peu de colonisation que la négligence et l'incurie générales permettent d'y faire; ce sera surtout donner des ailes nouvelles à la vieille légende qui voudrait voir, dans un avenir prochain, aux pays de l'Ouest un catholicisme totalement anglais.

"Emile Baumann nous raconte la touchante histoire d'un paysan du Moyen-Age qui avait fait le voeu de se rendre à un lieu de pèlerinage éloigné, sur ses deux genoux. Il partit un beau matin, mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il se déchira aux ronces du chemin; il se traîna malgré tout, s'écorchant, mais avançant toujours. Et voilà que ceux qui faisaient le même voyage, le précédant, annonçaient à tous sa venue et les foules accouraient à sa rencontre, et on se mit à balayer les routes sur son passage, on lui prépara des lieux de repos et la nuit on éclaira sa route. Sous la figure de ce pèlerin, je me suis souvent, bien souvent, représenté ma propre patrie accomplissant elle aussi un rude trajet et une montée douloureuse, et, le dirais-je? dans mon coeur j'ai juré d'essayer de l'aider toujours. Même si dans toute ma vie, je ne pouvais donner que quelques coups de balais pour aplanir son chemin, je n'aurais perdu ni mon temps ni ma peine. C'est ce qui m'a fait aujourd'hui m'élever contres des idées que je crois dangereuses et pleins de péril national... Puisse Dieu bénir ces pauvres lignes."

Jacques FLEURY.

* * *

Pas de théâtre le dimanche

L'*Action Catholique* s'oppose énergiquement à l'ouverture des théâtres le dimanche, à Québec. Elle ne veut pas d'un dimanche puritain, mais simplement d'un dimanche qui soit le jour du Seigneur. Ouvrir les théâtres, ce jour-là, c'est une profanation, c'est une détestable coutume qui de tout temps énerva les peuples et les mena à la ruine.

"Rien ne ruine la morale d'un peuple comme le théâtre continu, écrit l'*Action Catholique*, rien n'y jette plus de germes de corruption, plus de soif du plaisir, une faim plus insatiable des voluptés crapuleuses. On sait avec quelle purulence chez les Romains cette passion s'était développée dans toutes les classes de la société. En France, vers la fin du XVIIIème siècle, quand la Révolution vint frapper aux portes de la société, elle n'a si bien pénétré que parce que le théâtre avait énervé toutes les résistances.

"Chaque château possédait ses histrions. De grands seigneurs, de jeunes comtes, de brillantes duchesses ne dédaignaient pas de paraître sur la scène et s'y glorifiaient de leurs succès plus que des exploits de leurs ancêtres sur les champs de bataille.

"On sait ce qu'il advint de cette brillante société. Elle monta sur l'échafaud; ce fut son châtiment et son expiation. Elle y conquit une certaine gloire.

"A la nôtre, il manquera même l'échafaud, elle s'enfonce dans la boue. C'est sa ruine et sa honte, l'aboutissant logique de l'affadissement des croyances et des pratiques religieuses. Et quand dans une société, de l'église où ils ils viennent d'entendre commenter l'Evangile et de participer aux Saints Mystères, les chrétiens en masse, s'habituent à passer au théâtre qui leur verse plein ses yeux et plein les oreilles des scènes voluptueuses, des propos et des musiques lubriques, que peut-il rester du travail

(*Suite à la page* 5)



CULTURE MIXTE

Non, Messieurs, il ne suffit pas d'assister à des conférences pour qu'un cultivateur devienne un gérant de banque, et, encore mieux, un roi dans son royaume. Un gérant de banque ne passe pas ses jours à dormir et ses nuits à jouer aux cartes; et pour arriver à faire de la ferme un royaume, il faut de l'ordre et du travail.

—Oui, du travail... et toujours le travail.

—Allons, est-ce que le travail n'est pas pour tout le monde? Croyez-vous, en cela, votre condition plus mauvaise que celles des autres.

—Mais, sur une ferme il n'y a pas de repos!

—Ne vous trompez pas vous-même. Vous ne travaillez sérieusement que cinq ou six mois par année. Et vous qui ne voulez pas de culture mixte, c'est pour vous reposer tout l'hiver. Ceci a été fait pendant que l'on faisait l'écrémage de nos terres. Mais, maintenant, rappelez-vous que la crème est partie de nos terres. Le guérêt d'été en a fait des terres de poussière. Il vous faut, mon ami, reprendre le travail de douze mois par année. Il n'y a pas de pays qui n'exige pas cela de ses habitants. Il n'y a pas de profession qui fasse vivre son monde à rien faire. Non, Messieurs, il faut travailler ou mourir de faim. Celui qui ne travaille pas ne mérite pas de vivre.

Retournons au père Baptiste, et apprenons de lui ce qu'est la culture mixte.

La culture mixte, ce n'est rien de nouveau; c'est l'ancienne culture, la seule qui soit possible. Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour en trouver la preuve. Tout dans la nature se ressemble. Voyez votre cheval: il ne donnera certainement pas la même somme d'ouvrage si vous cessez de le faire manger tous les jours, après l'avoir privé de quelques repas. Il ressentira bien encore le coup de fouet; excité par la crainte, il fera un effort, mais ce ne sera pas long, et son énergie sera bien vite à bout. Votre terre est dans les mêmes conditions; elle résiste plus longtemps, et c'est tout. Mais comptez donc! Depuis au-delà de quarante ans que nous abusons de nos terres! Vous trouveriez bien ridicule un homme qui vous soutiendrait qu'il ne donne ni foin ni avoine à ses chevaux et qu'il suffit de les faire reposer de temps en temps. Un connaisseur en agriculture trouve aussi ridicule d'entendre dire aux gens de l'Ouest qu'il n'est pas nécessaire de remettre à la terre ce qu'on lui a enlevé et qu'un repos d'un an lui suffit. Dans les deux cas, les raisonnements seraient d'égale force. Seulement, dans le cas de nos terres elles étaient si riches qu'il nous a fallu des années de mauvais traitement pour la réduire.

Notre guéret d'été, c'est ce qu'on appelle, en bon français, une jachère, c'est-à-dire un repos. Vous travaillez votre terre pour détruire les mauvaises herbes, direz-vous. Mais vous ne lui remettez rien! Vous faites un peu penser à ceux qui disent que cinq minutes "d'étrille" équivaut à une "terrinée" d'avoine; Laissez là l'avoine et donnez rien que de "l'étrille" à vos bêtes; il n'est pas nécessaire de dire ce qui s'en suivra.

Aussi notre terre, traitée seulement par le repos depuis si longtemps, nous laisse entendre ses gémissements et ses cris de détresse. La rouille, la poudrerie et les moitiés de récoltes nous disent assez éloquemment que la terre à foin, que le repos ne lui suffit plus, qu'il lui faut de la nourriture.

Et c'est simple comme bonjour. Il n'y a pas d'autre moyen de nourrir la terre qu'en pratiquant la culture mixte.

Je regrette presque d'avoir écrit ce mot culture mixte. Ailleurs on ne comprend pas que la culture puisse être faite autrement. A Québec et dans l'Ontario, la plupart se demanderaient ce que signifie cette culture mixte; et cependant dans ces provinces on n'a jamais fait d'autre chose. Là on n'imagine pas une culture sans des animaux.

Avouons-le donc: pendant quarante ans nous avons abusé de la richesse de notre sol.

N.-C. JUTRAS, ptre.

COURS DU GRAIN

Cours fourni par le Comptoir Agricole

LUNDI, LE 31 JANVIER

BLE

No 1 Nord, déchargé	$1.79⅞
No 2 Nord, déchargé	$1.76⅞
No 3 Nord, déchargé	$1.71⅞
No 4	$1.65⅞
No 5	$1.51⅞
No 6	$1.36⅞
Fourrage	$1.26⅞
Track, Manitoba	$1.78⅞
"Screenings"	$2.00

AVOINE

2 C. W.	$ .46½
3 C. W.	$ .42¾
Fourrage Extra 1	$ .42¾
Fourrage No 1	$ .40¾
Fourrage No 2	$ .37½
Track	$ .46½

ORGE

No 3 C. W.	$ .80
No 4 C. W.	$ .65
Rejeté	$ .54
Fourrage	$ .54
Track	$ .75

LIN

No 1 C. W., déchargé	$1.76½
No 2 C. W.	$1.72½
No 3 C. W.	$1.48¼
Rejeté	$1.45¼
Track	$1.76¾

SEIGLE

2 C. W.	$1.55

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

LUNDI, LE 31 JANVIER

"Steers"—	
Excellent	$7.75—$8.25
Bons	$6.00—$7.50
Ordinaires	$5.25—$5.75
Moyens	$4.75—$5.00
"Feeders"—	
De choix	$6.00—$6.50
Bons	$4.75—$5.75
"Stockers", "Steers"—	
De choix	$5.25—$5.50
Bons	$4.00—$5.00
"Oxen"—	
Bons	$6.00—$6.50
Moyens	$5.00—$5.50
Ordinaires	$3.50—$4.50
"Bulls"—	
Bons	$5.00—$5.50
Ordinaires	$3.75—$4.50
Taures: De boucherie.—	
Excellents	$6.25—$7.00
Bons	$4.75—$6.00
Veaux.—	
De choix	$8.00—$9.00
Bons	$6.50—$7.50
Ordinaires	$5.00—$6.00
Cochons.—	
Choix	$12.75—$13.75
Lourds	$10.75—$10.75
"Stags"	$6.00—$7.00
Vaches de boucherie.—	
De choix	$6.00—$6.50
Bonnes	$4.75—$5.75
Moyennes	$4.00—$4.50
Ordinaires	$2.50—$3.75
Moutons.—	
Bons moutons	$5.50—$5.50
Ordinaires	$3.00—$5.00
Agneaux	$8.50—$11.50
Ordinaires	$6.00—$7.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais pondus à l'expéditeur de campagne. Pertes déduites	$ .90
Beurre.—	
Crèmerie. Aux détailleurs	$ .52—$ .58
De ferme. Aux cultivateurs	$ .30—$ .32
Légers	$11.50—$13.50
Truies	$7.75—$7.75
Farine.—	
Lake of the Woods—	
Sac de 98 livres	$5.82½
2 sacs de 49 livres	$5.87½
4 sacs de 24 livres	$5.92½
Western Canada—Purity—	
Sac de 98 livres	$5.82½
2 sacs de 49 livres	$5.87½
4 sacs de 24 livres	$5.92½
Ogilvie—Royal Household—	
Sac de 98 livres	$5.82½
2 sacs de 49 livres	$5.87½
4 sacs de 24 livres	$5.92½
Maple Leaf—King's Quality—	
Sac de 98 livres	$5.82½
2 sacs de 49 livres	$5.87½
4 sacs de 24 livres	$5.92½
Légumes	
Patates. Le minot	$1.75 à $2.00
Lot de 10 minots. Le minot	$1.60—$1.75
Choux. Le cent	$4.00
Betteraves. Le cent	$1.00
Navets. Le cent	$2.00
Carottes. Le cent	$2.50
Oignons séchés. Le cent	$2.50
Alimentation	
Son. La tone	$38.00
Gru. La tonne	$43.00
Volailles.— (Aux expéditeurs de campagne)	
Poulets. Préparés	$ .20—$ .26
Poulets. Préparés	$ .20—$ .24
Canard. Préparés	$ .31
Oies. Préparées	$ .31
Dindes. Préparées	$ .42
Gruau.—	
Le sac de 98 livres	$3.10
Foin—	
No 1 Timothy	$25.00
No 2 Timothy	$23.00
No 1 Red Top	$18.00
No 2 Red Top	$16.00

A batons rompus

(Suite de la page 4)

dépensé pour élever les âmes à une religion vraie, sérieuse, efficace qui les rende capables de se plier aux tâches quotidiennes et de ne pas s'exaspérer jusqu'à la révolte devant l'inévitable sacrifice?

"Nous répondons: Rien."

A celles qui ne savent point se vêtir

"Il fut un temps où on laissait certaines toilettes aux femmes dont on ne parle pas en bonne compagnie. Elles en étaient marquées, de même que par leurs fards et leurs peintures, comme d'un stigmate qui faisait dire d'elles, tout naturellement, c'est une ...

"La mode a voulu que des femmes même excellentes descendent jusque là. C'est la démocratie du jour: l'égalité dans le déshabillé et la parure. A tel point qu'on ne dit plus aujourd'hui en rencontrant une femme d'un certain monde: C'est une ... car il y en a trop qui sont vêtues comme elle, qui sont peintes et repeintes comme elle, et qui ne sont pas ce qu'elle est.

"Mais si la femme perdue n'a pas remonté pour cela dans l'estime publique, les femmes honnêtes ont-elles gagné du prestige en raprochant leur tenue de la sienne?

"On sait bien que non."

L'Action Catholique.

Sans religion, pas de civilisés

A Houlton, Me., les médecins ont publié un avis à leur clientèle, déclarant qu'ils ne sortiraient plus la nuit pour des cas de maternité à la campagne. Les femmes devront se faire transporter à l'hôpital.

Cela veut dire que les familles pauvres, n'ayant pas les moyens de faire ces déplacements coûteux, seront privées de soins médicaux.

Il n'y a pas à dire, la civilisation américaine marche vite. En peu de temps elle sera une rivale triomphante de celle des cannibales de l'Afrique centrale.

L'AUTRICHE VEUT SE DONNER AU PAPE

Paris, 28. — Une grande anxiété règne parmi les hommes d'affaires au sujet de la situation à Vienne, du fait que le Conseil des Alliés n'a pris aucune initiative pour y remédier.

Une révolution devait éclater il y a quelques jours et les autorités réussirent à la retarder en faisant comprendre aux chefs communistes que les alliés s'apprêtaient à venir en aide à l'Autriche.

Un groupe de catholiques vient de proposer que l'Autriche devienne un état papal qui soit administré directement par le pape qui nommerait un vicaire pour le représenter à Rome, étant incapable lui-même de quitter Rome.

Les auteurs de ce projet argumentent de cette façon.

Dans les circonstances actuelles, l'Autriche est trop pauvre pour s'administrer et nourrir son peuple. Ceci empêchent l'industrie de se développer. On ne peut en effet se procurer de matières premières.

Depuis que la France a reçu son titre de fille aînée de l'Eglise, l'Autriche l'a remplacée dans l'estime de l'église romaine.

La transformation de la république en état papal, seront une reconnaissance du pouvoir temporel du pape. Ce projet rencontre l'appui de la majorité du peuple autrichien et les catholiques des pays voisins useraient de leur influence pour faire à l'Autriche une condition économique meilleure.

Les [illegible] pourraient même prêter leur concours financier à ce projet.

C'est le parti socialiste chrétien qui a lancé ce projet et qui s'efforce d'en faire arriver la réalisation. Les chefs de Vienne ont des agents à cette fin en Italie, en Bavière, en Tchéco-Slovaquie et en Hongrie.

On travaille actuellement à obtenir le consentement du pape pour proposer le projet devant la conférence des alliés, si on ne peut le faire devant le Conseil des ambassadeurs.

VOTRE DERNIERE CHANCE

Ce concours ne durera plus que trois semaines. Les candidats doivent tenir bon s'ils ne veulent pas perdre le terrain acquis

D'aujourd'hui à la fin du concours, le 21 février, les votes suivants seront accordés par abonnement

Un an d'abonnement à La Liberté, ou Gazeta Katolicka	$2.00	4,500
Deux ans " " "	4.00	12,000
Trois ans " " "	6.00	18,000
Quatre ans " " "	8.00	25,000
Cinq ans " " "	10.00	37,500

Tous les abonnements sont payables d'avance

LA CAMPAGNE CONTRE LES MODES IMMODESTES

Paris, 26. — Le mandement du nouvel archevêque de Paris, le Cardinal Dubois, sur les modes indécentes, a créé une sensation dans tous les cercles de la capitale française.

Madame Paquin, présidente de l'Association des Modistes, a fait un semblable appel aux femmes françaises. Elle s'est déclarée complètement opposée aux modes extravagantes et aux dessinateurs qui les créent.

Milan, 26.—Le parti populaire italien prend une part active à la campagne demandée par le Pape, contre les modes immodestes. Récemment, dans un théâtre de Milan, les catholiques organisèrent une démonstration, et les femmes décolletées durent sortir ou au moins se cacher les épaules avec leurs fourrures.

Londres, 26.—En Angleterre, les plus grands adversaires des modes immodestes sont les RR. PP. B. Vaughan et Matteo Crawley.

"Les modes féminines, dit le Père Vaughan, sont ridicules. J'ai toujours pensé que le vêtement était fait pour trois buts: la chaleur, la beauté et la modestie. Combien d'habits, de nos jours, atteignent ces trois buts? Ils sont rares."

"L'ACTION FRANCAISE" DE JANVIER

Le numéro de l'Action française de janvier qui vient de paraître, est sûrement l'un des plus importants, des plus chargés de matières que la revue ait jamais publiés. Le mot d'ordre porte, cette fois, sur le prochain recensement et donne des avis que tous voudront peser. Suit le premier article de la consultation de l'Action française sur le problème économique: L'indépendance économique des Canadiens français. Il est signé de M. Edouard Montpetit et c'est dire avec quelle maîtrise du sujet, débute la consultation. M. l'abbé Groulx et Pierre Homier viennent ensuite, l'un avec un article sur La Doctrine de l'Action française et l'autre avec Les Origines de l'Action française. Ces titres seuls suffisent à marquer l'importance de ces pages où sont condensés toute l'histoire et tous les principes d'une oeuvre qui devra s'imposer plus que jamais à l'attention du public. Pour reposer le lecteur de ces graves proses, les deux premiers articles sont séparés par Le Ruisseau de M. l'abbé Arthur Lacasse, des vers d'un excellent artiste. On lira après cela le judicieux article de M. Aegidius Fauteux sur Nos Archives, un sujet trop ignoré, la Chronique des affaires de M. Ernest Bilodeau, alerte et émouvante, et Au pays de l'Ontario, d'Aurèle Gauthier, le chroniqueur ontarien qui fait ses débuts avec une touchante évocation d'un lutteur de là-bas. M. l'abbé Philippe Perrier signe, cette fois-ci, la rubrique des livres, et Jacques Brassier termine par une Vie de l'Action française pleine de choses. Et voilà 64 pages bien remplies qui devraient donner à tous nos compatriotes le goût de s'abonner à l'Action française.

L'Action française est publiée à 64 pages à partir de cette livraison; le prix de l'abonnement est de $2 par année. Un spécimen est envoyé gratuitement en s'adressant à l'Action française, Immeuble La Sauvegarde, Montréal.

Ce que toute femme devrait savoir

QUE LES PILULES DE DODD POUR LES REINS DONNENT LA SANTE AUX REINS

Et que des reins sains en éliminant toutes les impuretés que contient le sang, assure la santé à tout l'organisme.

Carmichael, Sask., 31 janvier (Spécial). — Mlle Hazel Mace, bien connue et fort estimée ici, est au nombre des enthousiastes amies des Pilules de Dodd pour les reins.

"Les Pilules de Dodd pour les reins sont les meilleures dont j'aie jamais usé, dit-elle, et je ne voudrais pas en prendre d'autres.

"Oui, vous pouvez publier ce que je dis, conclut-elle. Je formule le souhait que les autres en puissent profiter."

Des milliers de femmes, au Canada, non seulement dans les provinces de l'Ouest, mais dans tout le Canada, recherchent dans le besoin les Pilules de Dodd pour les reins. Elles ne sont qu'un remède du rein. En stimulant les reins à faire leur travail qui est d'éliminer les impuretés que contient le sang, elles frappent à la racine même du mal.

Un sang pur circulant dans l'organisme a tôt fait de supprimer la fatigue et la lassitude dont souffrent tant de femmes. A cela elle substitue une santé qui est le fondement du bonheur.

Pour que le corps soit en santé, il faut que les reins le soient. Si vous n'avez pas usé des Pilules de Dodd pour les reins, informez-vous à vos voisins de leur valeur sous ce rapport.

Les Pilules de Dodd pour les reins: 50 sous la boite ou six boites pour $2.50. Chez tous les marchands ou The Dodds Medicine Co., Limited, Toronto, Ontario.

En Province

N.-DAME DE LOURDES

Depuis quelque temps on ne parle guère de malades, du moins de malades en danger. Cette fois, sans dire que la maladie est à l'aigu, nous compatissons à M. Antoine Chabbert, qui souffre des reins depuis plusieurs mois. Par moments, il éprouve de vives douleurs. Sur le conseil de notre bon docteur, M. Chabbert avait pris le chemin de Saint-Boniface. Les sommités médicales de l'hôpital n'ont pas jugé à propos de tenter une opération qui semblait s'imposer. Est-elle pleine de péril? Je ne sais. En tout cas, M. Chabbert doit revenir, dit-on, dans sa famille où il recevra de bons soins comme avant son départ. M. Chabbert compte quatre fils, tous bien établis, Auguste, Louis, Emile et Jean; tous aussi sont mariés. Nous souhaitons guérison à ce patient, un ancien de la paroisse.

* * *

Le concours créé par la direction de la **Liberté** s'annonce comme ayant excité une grande activité et de l'émulation. Que les candidats ou candidates se poussent. Il y aura peut-être des surprises; qui sait? Un tel, ou une telle n'aura, à ce moment-ci, plongé sa main que jusqu'au milieu de son trésor, pour vider tout son sac au dernier moment. Les roueries des élections dans les bazars vont pouvoir se donner plein jeu dans ce concours... Tout le monde attend la fin avec un intérêt palpitant, vous comprenez.

* * *

Notre village va-t-il se mettre à la hauteur? L'électricité fonctionnera bientôt dans plusieurs maisons. Souhaitons que ce ne soit que le commencement. M. Pierre Delaquis, notre actif et ingénieux homme du garage, voudrait doter le village de belle lumière en attendant peut-être que le gouvernement nous l'envoie des pouvoirs des chutes du Lac du Bonnet. Il me tarde de voir cette amélioration; elle tentera plusieurs propriétaires, à coup sûr. L'électricité semble amener la gaieté; nous nous croirons petite ville...

* * *

De son côté, notre Chambre de Commerce ne reste pas inactive. Après avoir, par ses agissements, procuré à notre localité le bienfait d'une gare, elle a mis à son ordre du jour l'installation d'un Collège de Frères ici. Pendante depuis plusieurs années, cette chose tant désirée était restée comme dans un demi sommeil. Mais la nécessité se fait sentir impérieuse de donner à notre jeunesse nombreuse une éducation qui la rendra apte à occuper des places utiles dans le monde soit du commerce soit de l'instruction. On tint une assemblée où bon nombre de chefs de famille vinrent pour appuyer la Chambre de Commerce. On discuta sérieusement. On y demanda même d'urgence la venue des Frères. Tous auraient aimé que la présence de ceux-ci se fût produite à la rentrée de vacances de Noël.

Mais comment obtenir ce secours en si peu de temps? Plusieurs ont consenti à de lourds sacrifices pour engager les Frères à venir de suite... Aurons-nous les Frères en automne? Voilà la question. Le R. P. Antoine a pris la chose entre ses mains et toute la paroisse compte sur lui pour mener l'affaire à bonne fin! Les parents sérieux se préoccupent tant de cette question qui mettrait à nos portes des avantages inappréciables! Les bonnes Soeurs font un excellent travail; elles ne peuvent tout faire. Les parents exercent une jalouse autorité sur leurs enfants. Cela ne suffit pas. L'enfant gagnera à être dans des mains exercées qui tiendront les sujets longtemps, les formant aux bonnes manières en même temps qu'ils meubleront les intelligences. Puis, — cela a été à l'assemblée, — des Frères ici, c'est un moyen de fournir de bonnes recrues au Collège et au Séminaire de Saint-Boniface. On enverra à ces institutions autre chose que des enfants qui savent à peine lire et écrire...

* * *

Jeudi soir, 13 janvier, il est arrivé une chose pas banale du tout. Je vous la conte en deux mots et demi. Le chef de notre fanfare, Constant Weicker, invitait tous les musiciens, ses dirigés, au nombre de 20, à des agapes amicales, chez lui, au village. C'était pour le moins une délicate attention. Il y eut des tables abondamment servies, et avec du succulent. Les choeurs furent bien faites; l'aimable dame de C. Weicker ne le cède à personne, quand il s'agit de préparer un repas, ou de faire les honneurs de sa maison. Tout alla au mieux. Ce fut une soirée musicale, vu que les invités étaient musiciens. On causa agréablement, on joua de nombreux airs. Les notes sortaient claires et gaies, je vous assure, et bien dans la mesure. Les dames des musiciens avaient été invitées au banquet; elles ont goûté de la musique comme supplément au dessert de la table: délectation sur délectation, n'est-ce pas?

Ce n'est pas un secret. Aussi je dois dire que, quittant la maison de Constant Weicker, tous les musiciens ont remercié de grand coeur leur chef dévoué et aimé. Oui, sa délicatesse valait bien ces 20 grands mercis, et plus que cela; mais c'est tout ce que la parole pouvait; le coeur garde le reste, précieusement.

* * *

"L'Union Musicale" de Notre-Dame de Lourdes devait avoir, peu après, une autre occasion pour solenniser: je veux dire la fête patronale du R. P. Antoine, le 17 janvier. La fanfare voulait jouer en l'honneur du R. P. Curé, tout en répondant à une bienveillante invitation à un diner faite par lui précédemment. Au presbytère, les musiciens rencontrèrent les chantres de l'église invités aussi à diner.

Nous voilà tous réunis à l'heure convenue; c'était chose facile, car nous avions tenu à assister à la grand'messe en l'honneur de saint Antoine, où nous jouâmes entrée et sortie. L'heure du diner est là. On prend un instant un apéritif musical, comme, plus tard, la musique aidera la digestion. Les choses se passèrent en famille, avec entrain. A peine le Benedicite fut-il dit, que M. Louis Donzé, de sa voix claire bien que quelque peu émue, présenta une petite adresse très cordiale au Révérend Père; puis nous dînâmes, nous causâmes, nous devisâmes. On servit à boire, car on ne peut guère supposer un repas solennel chez les Pères sans que le bon Père Augustin ne descende au cellier, ce qui est loin de nous déplaire.

Au moment où la division du bon gâteau de la grande fête du 29 décembre (vous vous souvenez de cette grandissime fête où la fanfare eut une bonne place pour célébrer le P. Augustin, son président) prenait fin, les discours commencèrent. Que voulez-vous? c'est de tradition dans les diners solennels. Quand le coeur déborde, il faut le laisser se décharger. Le R. P. Antoine, puis son grand vicaire, puis le chef des chantres, puis quelques autres y allèrent de leur petit boniment. Il y eut exubérance de tours de phrases intéressants.

Je suis heureux de vous dire que, si j'ai d'abord semblé parler comme un Gargantua, la note spirituelle ne manqua pas à cette table délicieuse. Nos Pères ont bien su résumer de façon précise ce que doivent être les deux corps qui prenaient part à ce repas: chantres et musiciens. On toucha du doigt que ces deux sociétés se composent de gens aussi intellectuels qu'artistes. Enfin, pendant que les cigares fumaient, appel fut fait à plusieurs chantres ou musiciens de se faire entendre. On chanta... et nous entendîmes des chansons suisses, françaises et canadiennes.

Avant de sortir de la salle, le Père Augustin voulut exprimer de nouveau tous ses remerciements à ceux qui avaient travaillé au succès de "sa" fête, et fit voter des acclamations et au dévoué chef de la fanfare et à l'organiste si complaisante, Mme Louis Fouasse. Celle-ci ne pouvant se trouver présente, son mari fut chargé officiellement de transmettre ces sentiments à sa si méritante dame.

Après la sortie, la fanfare joua encore plusieurs morceaux. Il y avait de quoi tintamarrer, puisque l'assemblée se composait de 20 instrumentistes et de 14 chantres.

On se sépara heureux; de joyeux instants venaient de passer.

Je vous laisse maintenant que je vous ai narré ces détails. Nous sommes sortis plus amis, plus unis, plus incités au bien.

J'ajouterai:

Longue vie au R. P. Antoine; longue vie au chef de la fanfare et aux muiciens; longue vie aux chantres; et je me signe avec plaisir, car je suis

1—2.

* * *

Pour être plus complet, j'ajouterai que le dimanche soir, veille de la fête du R. P. Curé, les bonnes Soeurs ont offert, ou plutôt fait offrir, leurs voeux par les élèves. De gentilles saynètes avec chant occupèrent une bonne heure et demie l'assistance nombreuse qui s'était transportée là. Avec une adresse très bien composée et fort bien lue, on offrit quelques cadeaux au Révérend Père; entr'autres un splendide missel et un voile de tabernacle.

Le R. P. Antoine remercia spirituellement et avec cordialité les bonnes Soeurs, les élèves qui avaient si bien joué, si bien chanté, et toute l'assistance, sans oublier l'octroi d'un congé, consenti du reste, par l'obligeance de Messieurs les Commissaires. La fanfare avait prêté son concours pour cette circonstance; elle joua plusieurs morceaux nouveaux qui furent appréciés et lui valurent un compliment que je crois mérité, soit dit sans flatterie.

Avis gratuit d'un colonel américain aux rhumatisants

IL DIT QUE C'EST POUR TOUS FOLIE QUE DE SOUFFRIR MAINTENANT

Vous ne pouvez pas guérir de votre rhumatisme tant que votre organisme est faible et épuisé.

Vous devez d'abord refaire votre organisme et lui fournir la force nécessaire pour combattre le mal.

Ferrozone soulage car il refait l'organisme, refait le sang, dissout l'acide urique et les poisons, cause du rhumatisme.

On démontre ici même que Ferrozone soulage.

Le colonel H.-M. Ross, de la rue Edwards, Lawrence Co., un des plus héroïques survivants de la Guerre Civile, a été complètement remis par Ferrozone. Lisez sa déclaration:

"Je ne pouvais pas marcher sans l'aide d'une canne et encore avais-je des difficultés.

"Le rhumatisme dominait tous mes membres.

"Je souffrais plus que je n'avais souffert sur le champ de bataille.

"Quand mon médecin eut épuisé toute sa science, j'eus recours à Ferrozone.

"Il s'en suivit un rapide changement.

"Ferrozone m'a immédiatement soulagé, libéré de mes douleurs et de mes raideurs.

"Je suis bien aujourd'hui. Ferrozone m'a complètement remis sur pied. Je puis sauter et courir comme je faisais il y a 40 ans."

Ne négligez pas votre cas. Si votre remède actuel ne vaut rien, mettez-le de côté.

Ne faites plus d'expérience. On sait partout que Ferrozone soulage dans tous les cas qui peuvent être soulagés. Pourquoi ne vous le procurez-vous pas aujourd'hui. Le plus tôt vous commencerez à prendre Ferrozone, le plus tôt vous vous sentirez mieux. Prix: 50 sous la boite ou six boites pour $2.50. Chez tous les marchands ou directement par la poste de The Catarrhozone Co., Kingston, Ont.

Pas de repos avec l'asthme.—L'asthme attaque de nuit, le temps où l'on a le plus besoin de repos. Il s'en suit donc une perte de force, de la débilité nerveuse, de la maigreur et tous les autres maux que l'on peut attendre à moins que l'on n'y porte promptement remède. Heureusement le soulagement est possible. Le remède du docteur J.-D. Kellogg contre l'asthme a prouvé sa valeur par des années de service. Un essai vous convaincra certainement.

Les Poudres de Miller contre les Vers sont complètes en elles-mêmes. Non seulement elles chassent les vers qui se trouvent dans l'organisme, mais elles réparent les dommages causés et donnent de telles forces à l'organisme qu'il a tôt fait de se remettre des désordres de l'indigestion qui est le résultat des attaques des vers. Elles font parfaitement leur travail et il en résulte de la santé et de la force pour l'organisme.

ELIE

M. Elie Dufresne recevait, lundi dernier, la visite d'un de ses petits-fils de province de Québec. L'arrivée inattendue de M. Edgar Roy a provoqué une série de réunions chez chacun des membres séparés de la famille.

M. E. Dufresne, dont on connait le grand âge et la neige blafarde de ses quatre-vingts ans, porte encore fièrement la haute et puissante structure physique des anciens de notre race. Chez ce Canadien superbe, ce vieillard colossal, que la course impétueuse du temps n'a pu encore atteindre, l'on retrouve les qualités de l'esprit et du coeur qui ont préparé les héroïsmes des générations antérieures. M. Dufresne appartient à cette vaillante et noble race des défricheurs canadiens du Québec. Imbu des principes civilisateurs de son époque, armé d'un courage de bronze, d'une énergie de fer, cachant sous une poitrine herculéenne un coeur aussi vaste que les immenses forêts de son pays, il s'en vint au Manitoba, à un endroit qu'on appelle aujourd'hui Elie, et y planta la croix avec les couleurs de France, prenant ainsi possession du pays au nom de la religion et de la patrie. Chevalier du droit et de la justice, patriote ardent, il avait entendu, au fond de son coeur, les appels de son pays, et en son âme d'élite, il avait reconnu le devoir, la grande voie du devoir, qui s'ouvrait large et majestueuse sur des horizons immenses. C'était le réveil de l'apôtre, comme autrefois des disciples bien-aimés dans la douceur du crépuscule d'Emmaüs.

Elie est maintenant un centre prospère, une oasis canadienne dans le désert aride et glacé de l'anglicisation protestante.

En effet, en dépit des assauts pour l'assimilation, M. Dufresne a conservé son caractère ethnique, les traditions et la langue de ses pères. Dans l'épanouissement de son oeuvre d'apostolat laïque, rien ne saurait plus réconforter ce vieillard que la venue, en sa patrie d'adoption, d'un des membres de sa famille, demeurés dans le Québec.

M. Roy fut reçu avec enthousiasme. Ce fut une fête inoubliable. Dans ces agapes, M. Roy a dû retrouver la bonhomie, la simplicité et l'hilarité des vieilles coutumes québecquoises. Les oncles de M. Roy, qui sont MM. Alexandre, Adonal, Auguste Dufresne, et une tante, Mme Louis Bernardin, ont donnée chacun une magnifique soirée, rehaussant ainsi le diapason de l'enthousiasme qui enflammait tous ces coeurs.

* * *

Catinette doit être félicitée cordialement du joli coup de cravache qu'elle vient de frapper à la figure de nos bonnes commères du village. Depuis quelque temps, en effet, la marmite aux commérages est en ébullition. Le feu est à l'étoupe féminine, et sous l'action calcinante de la nature en combustion, le pot-au-feu se débat en des convulsions nombreuses. Gare à vous, jeunes gens et jeunes filles en cause! Quelques-uns des terribles cauchemars de cette marmite furibonde pourraient bien faire sauter le couvercle. Et alors, qu'arrivera-t-il?... Un nombre de ces bonnes dames qui ont la manie du dédoublement y fraient de leurs baisers cajoleux, faisant oublier ainsi les accolades fantastiques de leurs bavardages chroniques et monstrueux. La farce serait complète, pour ne pas dire adéquate. Et que penserait-on de la réhabilitation morale?... *Timeo Danaos...*

TARTARIN.

LETELLIER

Résultats des examens de Noël de l'école intermédiaire de Letellier:

Grade VI.Maximum: 600 points: Léon Lawrence 336; Alfred Moore 289; Louis Fortier 273; Alice Parent 224; Béatrix Gauvin 189; Roger Gauvin 86.

Grade V.—Maximum: 600 points: Ida Loiselle 363; Eva Bois 362; Berthe Barnabé 358; Anita Cadieux 349; Carmélia Dupuis 340; Napoléon Granger 336; Aurise Guenette 313; Jimmy Thoms 302; Berthe Comeault 301; Maurice Savoie 216; Emile Parent 161.

Grade IV.—Maximum: 500 points: Hélène Bouchard 334; Hélène Dionne 330; Germaine Saurette 279; René Saurette 264; Alice Jutras 262; Flavie Chaput 248; Marie-Ange Delorme 248; Ancil Pickell 227; Antonia Houle 222; Napoléon Perron 217; Evangeline Boiteau 195; Marie-Anne Lawrence 176; Henri Bellemare 171; Eugénie Le Clair 148; Henry Proulx 120.

* * *

Autres résultats:

Grade XI.—Chimie, Bertha Shields 89; Maudie McClelland 80.

Grade X.—Histoire générale, Blanche Bois 86; Martha Copeland 77.

Grade IX.—Histoire générale, Andrée-Anne Dansereau 95; Lucille Le Clair 89; Marie-Ange Breton 83; Lylia Moore 67; Nettie Legault 63; William Forest 62.

Grade VIII.—Géométrie: Annette Boissy 64; Cécile Savoie 64; Duncan Pickells 59; Joséphine Bellemare 45; Georges Dumont 42.

SAINT-ADOLPHE

Le dimanche gras, 6 février, il y aura grande partie de cartes à la salle municipale. Venez en foule, vous aurez certainement du plaisir.

AUBIGNY

Dimanche, le 6 février, il sera donné une séance récréative par les hommes de la paroisses, jeunes et vieux, au profit de l'église. A tous une invitation cordiale. Ouverture à 7 h. 30. Billets d'entrée, 75 sous.

UN INTERESSE.

LA SALLE

Il y a eu à La Salle, dimanche soir le 23, une partie de cartes au profit de l'église. Un grand nombre de personnes y assista. Des rafraîchissements furent servis après la partie de cartes. Le programme musical fut comme suit: Chanson par M. Courchêne, de Sainte-Agathe, accompagné par Mme Thomas Comeau; déclamation par M. Arsène Daoust.

Le comité comprenait M. Jos. Comeau, M. Arsène Daoust, Mmes Jos. Comeau, Thomas Comeau, Philippe Cormier et Arthur Halde.

Les gagnants furent: Dames: 1er prix, une chaine en argent, gagnée par Mlle Moreau; 2me prix, une image du Sacré-Coeur, gagnée par Mlle Blanche Cormier. Hommes: 1er prix, un couteau en argent, gagné par M. Omer Comeau; 2me prix, série de boutons en or, gagnés par M. Stanislas Lagacé.

* * *

M. l'abbé Paul-Emile Halde, curé d'Abbéville, est en promenade chez son frère, le curé de LaSalle.

* * *

M. Donat Levasseur est allé en voyage d'affaires à Saint-Norbert.

* * *

M. et Mme Ephrem Rochon nous quittent pour un voyage de quinze jours dans l'Ouest.

UNE ABONNEE.

LORETTE

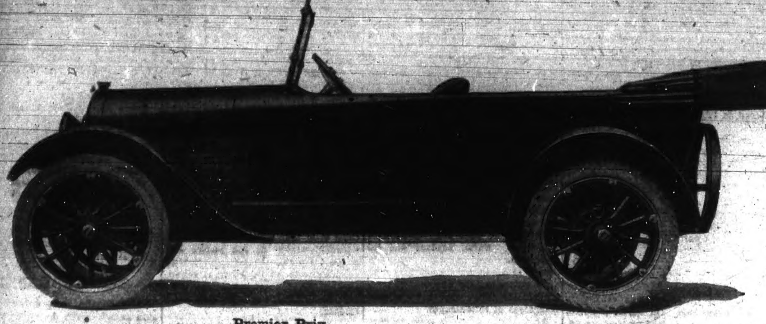
Dimanche soir prochain aura lieu au Couvent une soirée-tombola au profit des réparations à faire au couvent. On y exécutera un joli programme musical. On procédera aussi au tirage des articles.

Mme Dr ROYAL, Prés.

LISTE DE PRIX DE VALEUR

$6000 POUR LE CONCOURS $6000

LA LIBERTE ET LA GAZETA KATOLICKA



Premier Prix
CHEVROLET FB 50 BABY GRAND TOURIST

C'est un grand char. Cinq passagers y trouvent place aisément, et il y reste encore de l'espace. Son pouvoir est très puissant. Et l'apparence de ce char est distinguée. Vous serez de cet avis lorsque vous le verrez. **Serez-vous l'heureux possesseur de ce char merveilleux à la fin du concours? Pourquoi pas?**

$1,000,00 EN OR

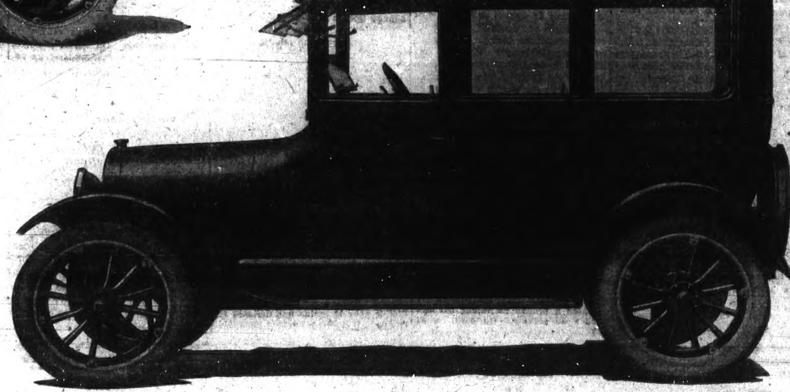
Sont en réserve pour les commissions des non-gagnants

N'oubliez pas que les non-gagnants recevront à la fin du concours une commission de 15% sur chaque piastre qu'ils auront rentrée dès le commencement du dit concours. Il n'y aura pas de perdant.



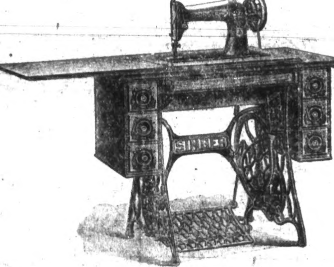
2ème Prix
CHEVROLET MODELE "490" TOURING

Ce modèle particulier du Chevrolet est peut-être le plus connu sur le marché aujourd'hui. "Cet élégant petit char" le décrit parfaitement. Son service indiscutable est la caractéristique du Chevrolet. Et dire que ce char peut être à vous pour vos efforts durant ces huit prochaines semaines.



1er Prix
CHEVROLET "490" SEDAN

The Chevrolet "490" Sedan a été offert pour satisfaire les plus difficiles. C'est un superbe char dans toute l'acception du mot, et répond du soin et du goût qui ont présidé à sa création. Ce char est évalué à **$2,095.00.**



6ème Prix **MACHINE A COUDRE**

Machine à coudre Singer. La meilleure machine connue de par le monde. Elle est ce qu'on appelle un Modèle Table, sept tiroirs, tête qui entre en-dedans, et un assortiment complet de tous les articles. Un prix très utile et de grande valeur pour l'heureux gagnant. Cette machine vaut $108.00.



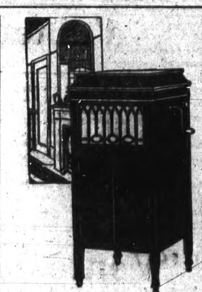
3ème Prix
PIANO WILLIS

Ce piano est superbe d'apparance et de durabilité. Ce piano est si connu des Canadiens, qu'il est inutile d'en dire plus long sur les qualités de cet instrument. Evalué à **$570.00.**



5ème Prix
Diamant monté en bague

Cette bague été achetée chez Dingwall & Co. et a une valeur de $200.00. Le gagnant de ce prix a le choix de n'importe quels autres objets de la valeur de $200.00.



4ème Prix
Grafanola Brunswick

Un instrument d'apparence très artistique. Un modèle de dessin et de fini des meilleures mains d'oeuvre. The Brunswick est peut-être la plus favorablement connue des meilleures marques de Phonographes sur le Continent aujourd'hui, et fera un nouveau et très joli ornement à n'importe quel logis. Pourquoi pas le vôtre? Valeur $225.00.

Ce concours offre un choix exceptionnel de premiers prix. Un arrangemnt spécial avec la maison qui nous vend les automobiles offertes en prix permettra au gagnant du premier prix d'avoir à son choix un Chevrolet "Baby Grand" ou un Chevrolet "Sedan". C'est déjà une offre exceptionnelle. Nous avons voulu faire mieux. A ce choix de l'une ou l'autre automobile, nous avons voulu ajouter le choix, si on le préfère, d'un tracteur Stinson. Nous n'avons plus à faire l'éloge du Stinson. C'est un tracteur qui se recommande pour nos terres manitobaines. A la dernière heure, de nouveaux arrangements nous permettent d'ajouter au tracteur l'offre d'une charrue à quatre oreilles. Peut-on demander mieux?

L'enseignement de la religion et du français dans les écoles

Conférence donnée par l'honorable Juge Prud'homme sous les auspices de l'Union Canadienne.

(Suite)

Le *Regina Leader*, au printemps de 1920, dans une étude sur l'enseignement du français dans les écoles, se prononçait en faveur de l'enseignement des deux langues dans tout le pays. Voici ce qu'il disait:

"Aussi longtemps que la population du Canada demeurera divisée en deux sections distinctes, l'une parlant l'anglais et l'autre le français seulement, il devra nécessairement se produire une ligne de division entre les deux races. Cette séparation en deux camps ne peut amener comme résultats qu'un manque d'entente et des frictions.

"Les hommes d'état les plus en vue et les mieux pensants sont d'opinion que dans l'intérêt de la nation et des individus il serait désirable d'adopter un système d'école dans toute la puissance du Canada rendant obligatoire dans toutes les écoles l'enseignement de l'anglais et du français.

"Si une telle mesure était adoptée, il n'y a aucun doute que toute cause de discorde et de discussion disparaitrait dans une ou deux générations.

"Il est presqu'impossible et certainement injuste d'exiger des futurs citoyens du Canada d'apprendre l'une des langues officielles du pays et de ne pas leur accorder les moyens et même de leur refuser les moyens d'apprendre l'autre langue officielle, dans les écoles."

En juin 1920, l'association des femmes libérales de l'Ontario adoptait une résolution recommandant l'enseignement du français et de l'anglais dans toutes les écoles de cette province.

Le *New York Commercial* publiait, cet été, un article de W.-E. Aughinbough, employé du gouvernement impérial anglais, comme écrivain dans le département des exportations. Parlant du choix des agents consulaires du Royaume-Uni, il disait: *"Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer quelle compétence on exige de nos consuls. Ils doivent subir un très sérieux examen mental. La connaissance du français est absolument essentielle, et ceux qui connaissent d'autres langues que le français et l'anglais reçoivent des mentions spéciales."*

L'honorable M. LANGLEY, Ministre de la Saskatchewan, déclarait en pleine chambre que si un homme n'a pas le droit d'apprendre sa propre langue dans son pays, il ne voit pas quel droit il lui reste.

A la convention Nationale d'Eucation, tenue à Winnipeg au mois d'octobre dernier, M. JOHN BOYD, président de la Ligue Nationale du Canada, ne craignit pas d'affirmer que la diversité de langue n'était nullement un obstacle à l'unité nationale.

"L'une des choses les plus désirables en Canada en ce moment, dit-il, c'est de travailler à établir la concorde entre les races et l'unité nationale. Cette unité nationale n'implique pas, assurément, l'identité de race ou de croyance au Canada.

"La prospérité et la grandeur du Canada appelle un idéal commun de la part de tous les Canadiens, mais pour parvenir à cette fin, il n'est pas nécessaire qu'il y ait identité de races et de croyances.

"Bien plus, on ne devrait pas considérer comme regrettable qu'il existe des différences quant aux races et aux croyances.

"Comme l'a si bien indiqué Sir Geo.-Etienne Cartier, l'un des fondateurs de la Confédération, les Canadiens appartiennent à des races et des croyances différentes, non pour se combattre, mais pour vivre ensemble en paix, unissant leur commun effort pour le plus grand bien du pays."

Le Dr JOHN McKAY, président du Manitoba College, n'hésite pas àaffirmer que la diversité de langue constitue une richesse pour le pays, dont il peut tirer d'immenses avantages: *"Je ne crois pas, dit-il, que les enfants au Canada ne devraient apprendre qu'une seule langue et que leur intelligence ne devrait être borné que dans un horizon uniforme. Je considère que nous n'apprécions pas assez l'apport de beauté et d'idéal contenu dans chaque langue. Nous avons tout à y gagner à prendre contact avec les traditions et le charme poétique de ces langues. Si nous essayons d'imposer un type unique, étroitement confiné dans une langue, nous allons nous priver de la valeur de chaque nationalité, de la richesse de leur langue et de tout ce qui peut contribuer à la valeur de la nation. Dans la poursuite de leur idéal, nous pouvons y puiser bien des inspirations qui donneront un cachet particulier au Canada."*

Le Dr GORDON ajoutait: *"Je crois que nous devons reconnaitre que la langue française, au Canada, possède des droits particuliers qui méritent d'être reconnus."*

Dans un ouvrage publié par le *United States Shipping Board*, on y trouve le passage suivant: *"Le français a toujours été, dans le passé, la langue de la diplomatie, et ce sera une langue importante pour le commerce dans l'avenir. Il est compris des négociants de toutes les parties de l'univers."*

Sir FRANCIS W. GREY, discutant les revendications des Canadiens-français d'Ontario, au sujet de leur langue, terminait son étude par ces paroles:

"Les Canadiens-français luttent contre un système de persécution, inventé par la majorité protestante anglaise, parce qu'ils sont attachés à leur langue maternelle et parce qu'ils voient dans la haine de leur langue, la haine même de leur foi. Cette campagne contre la langue s'inspire d'un esprit anticatholique très caractérisé."

A l'appui de cette opinion nous pouvons citer deux journaux d'Ontario.

Au mois de septembre, 1912, le *Times*, de Hamilton, jetant à bas le masque, avouait en toute franchise ce qui suit: *"Ce que les protestants de cette province craignent, ce sont les empiètements de l'Eglise catholique romaine. Si les Canadiens-français étaient protestants, il n'y aurait pas de question française."*

Faisant écho à cet article, le *St. Thomas Daily*, en date du 28 novembre 1912, exprimait la même pensée sous une autre forme: *"Tout le monde admet l'avantage de parler deux langues, mais la raison pour laquelle le Canada s'oppose à la langue française, est simplement parce que c'est une affaire de religion. D'ailleurs la majorité du peuple des Iles Britanniques et du Canada a décidé que nous vivons sous un gouvernement protestant."*

Par contre, nous avons le spectacle réconfortant de ce qui se passait à Londres, au mois de mai 1916. Un comité représentant le parlement français et anglais se réunissait dans la Chambre des Lords et adoptait la résolution suivante:

"Attendu que l'alliance de la nation française et anglaise serait cimentée plus étroitement par la connaissance des travaux intellectuels, de la part des citoyens de chacune de ces nations.

"Le Comité Franco-Anglais est d'opinion que l'enseignement de la langue française et anglaise devrait être encouragé et répandu dans les deux pays.

"Il recommande que cette question reçoive la considération sérieuse et immédiate des autorités en semblable matière et des instituteurs de ces deux pays."

La même année, la *Société Royale du Canada* déclarait, dans une résolution adoptée à l'unanimité: *"Que dans toutes les écoles du Canada, il est désirable que l'on donne plus d'attention à l'étude de la langue et de la littérature françaises."*

Sir JAMES GRANT rendait ainsi hommage au charme et à la puissance de la langue française: *"La grande nationalité française a beaucoup contribué dans toutes les sphères de l'activité humaine, au progrès et à la prospérité de notre puissance. La langue française est un des facteurs principaux de force, d'union et d'activité intellectuelle. Le levier le plus puissant du succès est une connaissance approfondie de la langue française que l'on devrait encourager dans toutes nos écoles d'un océan à l'autre, pour resserer les liens qui nous unissent comme peuple."*

Le Dr PATRICK, membres du sénat de l'Université de la Saskatchewan, déclarait dernièrement que la solidarité nationale ne saurait être recherchée dans la fusion ou l'assimilation. *"La race française, dit-il, la première fixée au pays, n'est pas assimilable, et il conclut en proclamant que la solidarité canadienne doit être basée sur une reconnaissance franche et sans réserve du fait incontestable que le Canada est et sera toujours un pays à deux cultures et à deux langues."*

A un banquet donné à Londres au Général Smuts, au mois de mai 1917, par les membres du parlement impérial, répondant à l'adresse qu'on lui avait présentée, le général disait, au grand applaudissement de l'assemblée: *"Les nations qui ont combattu l'Angleterre, comme la mienne, doivent sentir que leur religion et leur langue reçoivent la même protection que celle accordée aux citoyens qui habitent l'Angleterre et sont de votre propre sang."*

Je ne puis mieux terminer ces nombreuses citations qu'en recueillant sur les lèvres mêmes de notre futur souverain, le Prince de Galles, les nobles paroles suivantes:

"Quel est le secret des succès obtenu par la politique de l'Empire au sujet des antagonismes de race? Je constate que le secret est le même en Canada que dans la Grande-Bretagne, il consiste dans la liberté de la parole, de la langue et dans le respect mutuel."

C'était affirmer, en d'autres termes, que le drapeau britannique est assez grand pour abriter les Anglais, les Français et les autres races sans fusion ni assimilation. J'applaudis de tout coeur à ce langage tombé de si haut, et le jour où, en Canada, on s'en inspirera, la paix, la justice, la liberté et l'harmonie entre toutes les races vivant leur propre vie, mais contribuant toutes à la grandeur et à la prospérité du Canada, seront établies sur des bases solides et permanentes.

C'est en restant fidèle à un tel programme que nous pourrons conserver notre entité nationale et que nos enfants pourront dans l'enthousiasme de leur reconnaissance répéter ces vers d'un poète canadien:

O Dieu de Jeanne d'Arc, protecteur de la France,
Sauvez le Canada, conservez à jamais
Dans tous nos coeurs d'enfants, la foi, la vaillance,
Pour rester, malgré tout, Canadiens-français.

Nous devons être, ici, aux avant-postes de la race française au Nord-Ouest, comme une sentinelle que le commandant a oublié de relever. Le front haut, l'oeil au guet, notre consigne c'est de tenir nos droits, notre foi, notre langue, nos écoles bilingues. Nos armes sont la justice, la constitution, les décisions du Conseil Privé, notre espérance invincible dans l'avenir. Notre devise: "Aime Dieu, va ton chemin." Nos espérances sont fondées sur les bénédictions d'en haut, la pureté de nos moeurs, la fécondité de nos foyers, l'attachement invincible à notre clergé et la grandeur morale de nos mères, nos épouses et nos vierges. Ajoutons à cela la constance dans l'effort. Le sursaut de la race a pu nous sauver dans des moments de crise, mais ce frémissement d'une race, tout admirable qu'il soit, ne peut que parer à une situation tendue. Il faut tenir avec opiniâtreté.

Enfin il faut tenir jusqu'au sacrifice. Je ne fais pas appel à ce patriotisme tapageur, chauffé à blanc le 24 juin et refroidi ou endormi le reste de l'année. Il faut que chacun mette dans son budget l'obole qui soutient nos institutions.

Pour mieux préciser, pourquoi tout Canadien-français ne considèrerait-il pas comme un devoir sacré de contribuer 25 sous par mois pour le soutient de nos écoles? Cette contribution, peu encombrante, donnerait à l'*Association d'Eucation* $10,000 par année pour soutenir les écoles pauvres, procurer à nombre d'instituteurs peu favorisés de la fortune, les moyens de suivre les cours d'Ecole Normale, etc. L'école, voilà la citadelle nationale qui est menacée. Il faut accourir pour la conserver.

Nos oeuvres nationales ne peuvent vivre et être alimentées que par le sacrifice. Il faut aller jusque-là, si nous voulons tenir et grandir, car rien de grand ni de durable ne s'édifie sans le sacrifice généreusement accompli et constamment consenti. Car, comme dit Barrès, c'est dans la souffrance que les peuples naissent à la vie morale, s'unifient et se resserrent sur leurs réserves héréditaires.

La jeunesse canadienne-française, aujourd'hui mieux instruite de son passé, mieux fixée sur nos lendemains, se redresse, s'affirme, résiste aux envahissements et prépare l'avenir avec une joyeuse confiance. Semblable à la fraiche brise qui accompagne la marée montante, un souffle d'optimisme renouvelle l'atmosphère. C'est la jeunesse qui passe, se soulevant au-dessus des atteintes empoisonnées des passions politiques pour ne livrer son âme qu'à l'esprit patriotique.

Ce spectacle vivifiant, nous le devons sans doute tout d'abord à notre admirable clergé qui nous a guidés comme la nuée lumineuse dirigeait naguère le peuple israélite, mais nous le devons aussi à la vierge, à l'épouse et à la mère qui ont fait éclore l'âme de nos enfants au souffle de leur piété.

En terminant, répétons tous ensemble ces quatre vers de Mademoiselle Blanche Lamontagne à l'adresse de notre langue:

Sois la langue de nos prières,
Sois la langue de nos amours,
Ah! sois notre langue toujours
Douce parlure de nos mères.

(FIN)

LA QUESTION DES REPARATIONS SERA REGLEE EN FEVRIER

Paris, 28. — Le règlement de la question des réparations est officiellement remis à la conférence des Premiers Ministres qui aura lieu à Londres, en février prochain.

On a discuté cette question [illegible] journée, hier. Le résultat a été la nomination d'un comité d'experts qui étudiera la question et [illegible] à la conférence de février. M. Doumer, ministre français des Finances, a pris une attitude radicale. Il est généralement désapprouvé par la presse et par quelques-uns de ses collègues.

Cette attitude a créé quelques embarras à la Conférence. M. Doumer veut que l'Allemagne paie une indemnité de 212 milliards de marks en or. Le premier ministre anglais prétend que les exigences de M. Doumer sont irréalisables. Il déclare cependant qu'il n'y avait pas de différences d'opinion quant aux mérites du propos.

"L'Allemagne, dit-il, doit payer [illegible] [illegible]. Pour cela je fais que [illegible] Il est de l'intérêt de la Grande-Bretagne comme de la France et de la Belgique que l'Allemagne paie jusqu'au dernier sou."

La question est de savoir comment l'Allemagne paiera.

Doumer déclare que les discours de Lloyd George ne lui feront pas abandonner ses idées. On dit ici que le ministre des finances demande beaucoup afin d'obtenir ce qu'il veut en réalité. On ajoute que Lloyd George est à la veille d'adopter le point de vue français.

M. Doumer joue le même jeu que Benjamin Franklin, il y a 140 ans, au sujet des frontières entre le Canada et les Etats-Unis, et que Clémenceau, à la conférence de la Paix, au sujet des territoires allemands occupés par la France.

PLUS DE 3 MILLIONS DE SANS TRAVAIL AUX E.-U.

Washington, 26. — Le nombre de personnes employées dans l'industrie aux Etats-Unis au premier de ce mois était de 3,473,466 moindre qu'il y a un an, a annoncé, hier soir, le Service de Placement du Département du Travail, après avoir terminé un inventaire dans tout le pays.

Il y a donc près de trois millions et demi de sans-travail aux Etats-Unis.

La ville de New-York accuse le chômage le plus considérable de toutes les villes américaines. En effet il y a dans la seule ville de New-York 334,243 employés sans ouvrage. L'industrie de l'automobile est celle qui souffre le plus, avec un pourcentage de 69 pour cent.

EVANGILE

DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME

(S. Luc, XVIII, 31-43)

En ce temps-là, Jésus prit les douze Apôtres avec lui, et leur dit: Voici que nous allons à Jérusalem, et tout ce qui est écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme sera accompli. Car il sera livré aux gentils, traité avec dérision, flagellé, couvert de crachats: après qu'on l'aura flagellé, on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour. Mais ils ne comprirent rien à ce discours: c'était un langage caché pour eux, et ils n'entendaient pas ce qu'il leur disait. Or, comme il approchait de Jéricho, un aveugle qui était assis le long du chemin, où il demandait l'aumône, entendant passer une troupe de gens, s'informa de ce que c'était. On lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Aussitôt il se mit à crier: Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui allaient devant l'en reprirent vivement en lui disant de se taire; mais il criait encore plus fort: Fils de David, ayez pitié de moi. Alors Jésus, s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât; et quand l'aveugle se fut approché, il lui dit: Que voulez-vous que je vous fasse? Seigneur, répondit l'aveugle, faites que je voie. Et Jésus lui dit: Voyez; votre foi vous a sauvé. A l'instant même il vit, et il le suivait en rendant gloire à Dieu. Et tout le peuple, témoin de ce miracle, rendit aussi gloire à Dieu.

A L'EMPLOI DE MILTON

Les grands fabricants de pain Milton, de Winnipeg, ont décidé de consacrer plus d'attention à la clientèle française au Manitoba. Aussi viennent-ils d'engager M. Albert Pelletier, 345, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Boniface, pour les représenter dans les centres français et s'occuper de la clientèle française. Il sera au poste dès lundi prochain et une voiture de Milton vendra dès ce jour du pain dans Saint-Boniface.

Nous espérons que nos lecteurs se feront un plaisir d'encourager ce compatriote.

NAISSANCE

M. et Mme Séverin Bugnon, de St-Vital, ont l'honneur de faire part à leurs parents et amis de la naissance d'une fille, baptisée le 28 janvier, à l'hôpital de la Miséricorde de Winnipeg, sous les prénoms de Marie-Jeanne-Alice. Parrain et marraine: M. et Mme Grégoire Grégoire, de Saint-Jean-Baptiste, grands-parents de l'enfant, représentés par M. et Mme Joseph Champagne, de Saint-Norbert, grand-oncle et grande-tante de la nouvelle chrétienne.

ON DEMANDE

Il y a en ce moment, dans notre ville, un grand nombre de malades qui manquent de soins, vu le haut tarif des gardes-malades. On demande des personnes de bonne volonté qui voudraient bien consacrer quelques heures ou le jour ou la nuit au soulagement de ces infortunés. Il va sans dire que ces services seront payés raisonnablement.

C'est une excellente occasion de faire du bien, et les dames charitables qui veulent bien encourager cette oeuvre voudront bien donner leur nom au bureau de l'Association d'Education, Edifice du Collège, Saint-Boniface.

NOUVELLE GUERRE DES BALKANS EN PERSPECTIVE

Constantinople, 26. — La troisième grande menace à la paix en Orient, à la sécurité de l'Europe Centrale et à la sauvegarde des intérêts alliés de la Méditerranée aux Indes, c'est le bolchévisme qui continue de progresser dans les petits pays, voisins de la Russie.

La région de la mer Noire est virtuellement gouvernée par le Soviet. L'Amérique, la Crimée, avec la chute de Wrangel, l'Ukraine et la région du Caucase sont aux moins des Communistes. La république de Georgie est chancelante et la révolution gronde en Bulgarie.

Dans les conditions présentes, le mouvement bolchéviste ne rencontre aucune barrière. Il n'y a aucune force dans l'Europe centrale ni dans le Levant capable ou voulant au moins résister au flot moscovite.

On dit même que la Russie fera au printemps une grande offensive contre la Pologne et la Roumanie.

En Asie Mineure, l'armée de Kemal est victorieuse, et une révision du traité de Sèvres reste possible.

La situation devient dangereuse dans tous les Balkans.

Des rapports venant de la Bulgarie, de l'Autriche et de la Hongrie indiquent que les chefs de ces Etats et le peuple sont convaincus que l'Angleterre et la France essaient follement d'empêcher toute revanche.

La Bulgarie va tenter avant longtemps d'obtenir sa part du littoral de la Mer Egée et d'enlever à la Roumanie le territoire de Dobdrudja.

La Russie viendrait en aide aux Bulgares, à condition que ceux-ci deviennent Bolchévistes.

Les troupes du général Wrangel sont prêts à combattre pour celui qui les nourrira, soit Kemal ou la Bulgarie.

Des centaines sont déjà rendus en Turquie, et des milliers se dirigent vers la capitale de la Bulgarie.

Les agents du Soviet en profitent pour dénigrer l'Angleterre et la France et faire croire aux ex-soldats de Wrangel que leur infortune est due aux alliés.

Dans ces conditions Constantinople est devenu le foyer des complots et des intrigues. La municipalité a dû demander aux alliés la permission d'augmenter les effectifs de la police.

Certains éléments modérés en Turquie blâment une alliance avec le Soviet qui fait une propagande active dans les régions de la mer Caspienne, dans l'Afghanistan, l'Arabie et la Mésopotamie.

L'Italie et les Etats-Unis attendent l'ouverture du Bosphore au commerce libre pour renouer des relations commerciales.

PROPAGANDE

Liste de tracts, brochures et volumes que l'on peut se procurer au "Comité de Propagande LaVérendrye de l'A.C.J.C.", 39, avenue Provencher, St-Boniface:

BIBLIOTHEQUE DE L'"ACTION FRANCAISE"

"Almanach de la Langue Française": 1916	$ .30
1917	$ .15
1918	$ .15
1919	$ .30
1920	$ .30
"Pour l'Action Française": Abbé Lionel Groulx	$ .10
"La Race Supérieure": R. P. L. Lalande, S.J.	$ .10
"La Veillée des Berceaux": E. Montpetit	$ .10
"La Valeur Economique du Français": Léon Lorrain	$ .10
"Si Dollard Revenait": Abbé Lionel Groulx	$ .10
"La Déportation des Acadiens": Henri d'Arles	$ .10
"La mission de l'Université": Mgr G. Gauthier	$ .10

COMITE DE PROPAGANDE LAVERENDRYE DE L'A.C.J.C., 39, Avenue Provencher, Saint-Boniface, Manitoba.

PETITES ANNONCES

Tariff: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

A SACRIFICE un magnifique gramophone Cabinet, fini acajou, absolument neuf avec 25 disques doubles Red Seal. Aussi un bureau (desk) en chêne massif. S'adresser à M. Dansereau, Le Manitoba.

CHAMBRE A LOUER, 370 rue McDermot. Près de l'église du Sacré-Coeur. S'adresser par téléphone [illegible].

LUNETTES MONTEES en or dans boîte de cuir noir. Perdues entre le bureau de poste et le Juniorat, rue Provencher. Les mettre à la Maison Chapelle pour Louis Béliveau.

JEUNE HOMME— 18 à 22 ans. De bonne école et demeurant chez ses parents, à Winnipeg ou à St-Boniface, comme jeune commis, dans un bureau de banque. Application par lettre, mentionnant références, etc., à La Liberté, Casier 3151, Winnipeg.

A VENDRE OU A LOUER 640 acres (s. 31, T. 5, R. 2) dont 90 acres en mil, 1/5 en seigle, 250 en labour d'été et le reste en chaume. 7 milles de St-Jean-Baptiste et 3½ d'Arnaud avec maison convenable, puits "petit lac", étables et 10 petites graineries. S'adresser à Casier Postal, 133 St-Boniface, Man.

A VENDRE A ST-LAZARE: restaurant avec au-dessus logement de six chambres. Boutique de boucher attenante. Machine pour vues animées. Le tout constitue une excellente affaire. Vendra à sacrifice à un prompt acquéreur. Cause de vente: mortalité. S'adresser à H. Hébert, St-Lazare, Man.

ON DEMANDE une sténographe bilingue. S'adresser à Casier 3151.

BONNES fermes à vendre dans le Manitoba, près de l'église et de l'école. Prix et termes raisonnables. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

DEMANDE, bon forgeron avec $1000 comptant, pour acheter une bonne forge dans un des meilleurs villages et districts du Manitoba. Pas de concurrence. Bonne maison. On vendra le tout pour $3000. Balance facile. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

BONNE FERME près de deux stations et bon village. 640 acres, presque tout en culture. Bonnes bâtisses. Prix $55 l'acre. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

BONNES maisons modernes à vendre à St-Boniface, Norwood, Winnipeg. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

TERRAIN de jardinage à vendre aux environs de la ville. Si vous voulez acheter ou vendre, adressez-vous à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

MAISON A LOUER—S'adresser à Mme J.-B. Joyal, 170 LaVérendrye, St-Boniface. Téléphone N-1666.

A VENDRE trois lots de village, avec résidence sur l'un d'eux. S'adresser à M. John Desjardins, Aubigny, Man.

ON DEMANDE à louer une maison moderne de 6 chambre, près académie St-Joseph, si possible. S'adresser à J.-P. Bertrand, 145 rue Market, Winnipeg. Téléphone A 7537. Si désiré, locataire signera un bail pour un an.

SOEUR MARIE-ZELIA

La mort vient de faire une nouvelle trouée dans les rangs de la Communauté des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, en enlevant à son affection l'aide précieuse qu'elle possédait dans la personne de Soeur Marie-Zélia. L'Académie Saint-Joseph de Saint-Boniface sera particulièrement affectée de cette perte, puisque sur ses 15 années de vie religieuse, elle y dépensa les onze dernières. Grandes et petites, le cours d'instruction religieuse, la surveillance des grandes pensionnaires et la Congrégation des Enfants de Marie se partageaient son temps et son activité.

Son tact parfois joint à un dévouement inlassable lui avait acquis l'estime et l'affection de toutes, et les regrets qu'elle laisse sont aussi sincères que nombreux.

A la rentrée des élèves, le 3 janvier, Soeur Marie-Zélia était à son poste, et rien ne faisait prévoir qu'elle dût le quitter si tôt, pour n'y plus revenir. Quelle maladie l'a terrassée au juste? On ne le sait trop. Deux jours durant, des souffrances intolérables semblèrent révéler des symptômes de calculs reinaux. Ces douleurs firent place alors à une grande faiblesse et une somnolence inexplicable coupée d'heures de parfaite connaissance. On la transporta à l'hôpital, espérant que les soins intelligents et dévoués des médecins et des Soeurs garde-malades réussiraient à vaincre ce mal mystérieux qui revêtait certain caractère de la maladie du sommeil. Ses Soeurs en religion, qui se relevaient presque constamment à son chevet, étaient vraiment édifiées par les sentiments de parfaite résignation qui l'animaient et son grand désir de la sainte communion qu'elle put recevoir, d'ailleurs, presque chaque jour. C'est le 24 janvier, à 6 h. 45 du matin, qu'elle s'éteignait paisiblement à l'hôpital Saint-Roch.

Soeur Marie-Zélia naquit à Saint-Timothée, P. Q., le 25 janvier, 1885, et appartenait à une famille de quinze enfants. Une de ses soeurs est aussi religieuse des SS. NN. de Jésus et de Marie, et un de ses plus jeunes frères fait partie de la grande famille des Oblats.

En 1917, elle avait eu la consolation de revoir son père. Cette joie, cependant, devait être mêlée de tristesse causée par le souvenir de sa mère bien-aimée qui était morte quelques mois plus tôt.

Les funérailles de Soeur Marie-Zélia eurent lieu à la Cathédrale et furent très imposantes dans leur simplicité religieuse quant au décor. S. G. Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface officia, assisté du R. P. Bourque, S.J., recteur du Collège, et de M. l'abbé L. Primeau, de l'archevêché, comme diacre et sous-diacre d'honneur; de M. le Curé de la Cathédrale comme prêtre assistant, et de MM. les abbés Brodeur et Bellavance, comme diacre et sous-diacre d'office.

La levée du corps fut faite par M. le Curé Jubinville, et l'absoute fut donnée par Monseigneur l'Archevêque. La chorale de la Cathédrale fit les frais du chant, ce pendant qu'à l'Offertoire, M. le Ténor Hélie nous donna l'impressionnant *Pie Jesu*, de Gounod.

Les Soeurs de l'Académie St-Joseph assistaient avec leurs élèves, ainsi que quelques Soeurs de leurs Maisons voisines.

Les restes mortels de Soeur Marie-Zélia reposent au cimetière de la Cathédrale.

* * *

Les Révérendes Soeurs de l'Académie Saint-Joseph remercient cordialement toutes les personnes qui ont manifesté leur sympathie, et ont envoyé des messes ou bouquets spirituels à l'occasion de la mort de Soeur Marie-Zélia.

SACRE-COEUR

Nos Enfants de Marie savent réussir une partie de cartes et au-delà de toute espérance. Notre salle fut, mardi dernier, trop petite, même en divisant la soirée en deux séries. Les uns jouaient aux cartes tandis que les autres se recréaient dans les autres salles de l'école. La première série terminée, on échangeait les rôles.

Le programme de musique et de chant fut rempli par M. Trudeau, chant, accompagné par Mme Trudeau; P. Couture, violon, accompagné par Mme L. Thibault; M. Lamoureux au piano. Deux prix spéciaux, donnés par Mme M.-L. Gingras, à tirer au sort entre ceux qui prirent part au programme musical, furent gagnés par Mme Trudeau et M. Lamoureux.

Pour les parties de cartes, il y eut douze prix pour les dames et douze aussi pour les messieurs. Prix des dames: Mme N.-E. Dussault, Tructay, O. Dufault, Mlle G. Renaud, Mmes Hamel, G. Marcoux, O. Bourbonnais, J.-L. Trudeau, A. Lorrain, R. Durant, Mlle M. Guertin, Mme Cheatty. Prix des messieurs: MM. O. Morier, O.-D. Bernardin, O. Bourbonnais, D.-A. McDonald, L. Luazier, G. Even, Dowling, A. Gingras, J.-R. Beaudry, A. Mailhot, D. Flery, O. Jetté.

Le prix d'entrée, offert par Mme E. Gingras, $2.50 en or, a été gagné par Mme P. Flery. Le goûter fut servi par les plus anciennes Enfants de Marie et les jeunes gens de la paroisse.

Charmante soirée qui a rapporté une recette de $77.50. Nos félicitations chaleureuses aux Enfants de Marie.

"LE VOYAGEUR"

Mercredi, le 26 janvier, "Le Voyageur" recevait le club "Holly", de Winnipeg. Les raquetteurs, au nombre de cinquante-deux, s'assemblèrent au coin des rues Marion et Desmeurons, et de là firent une marche le long de la Seine. Au dire des "Hollies", ce fut une de leurs plus belles marches de la saison.

On fit un feu de joie près de la rivière, et après quelques minutes de repos on reprit la marche, et tout en chantant on se rendit à l'école Provencher, où une bonne soupe aux pois, ainsi que des sandwiches, des gâteaux et du café nous attendaient. M. Arthur Vermander, président du "Voyageur", souhaita la bienvenue aux membres du "Holly" qui depuis de nombreuses années ont été pour nous de bons vieux amis.

Les "Hollies" ont tant aimé la soupe aux pois que même notre ami Honoré (qui pourtant se pique d'être un véritable *Canayen* d'en bas de Québec), s'est enfin avoué vaincu et n'a pu leur tenir tête, mais il se vengea sur les sandwiches et les gâteaux, qui disparaissaient comme par enchantement.

Après le repas on commença un programme de jeux qui taxa au plus haut degré l'habileté des jeunes et des vieux.

* * *

Il y aura grande sortie du "Voyageur", mercredi soir, le 2 février, pour la sortie mensuelle de la *Manitoba Snowshoe Association*. Comme c'est un concours très important de tous les raquetteurs de Winnipeg, le "Voyageur" tient à faire honneur à son nom et prie tous les membres du club d'être présents ce soir-là. Tous les amateurs de la raquette sont invités à se joindre au "Voyageur". Départ de l'Union Canadienne à 7 h. 15.

UNION CANADIENNE

La conférence de dimanche soir a été donnée par M. Noël Bernier, président de l'Association d'Education. Un joli programme musical fut exécuté avec succès. Sa Grandeur Monseigneur assistait à la conférence. Le conférencier fut présenté par M. Louis-Philippe Gagnon et remercié par M. Henri Lacerte.

La *Liberté* publiera prochainement le texte de M. Bernier.

EN VOYAGE

M. J.-A. Joyal, inspecteur de la *Continental Fire Assurance Co.*, est parti pour un voyage de six semaines dans la Saskatchewan.

N'oubliez pas que vous pouvez passer une soirée agréable en assistant à la partie de cartes à l'école Provencher, dimanche soir, à 8 heures.

* * *

FORESTIERS CATHOLIQUES

Le troisième partie de deuxième série de cartes aux Forestiers Catholique a eu lieu jeudi dernier. Voici les noms des gagnants: Dames, Mme F. Schwartz, 19 parties ($2.00); Messieurs, M. R. Pearson, 19 parties ($2.00); Râfle, M. Charles Charbonneau (½ corde de bois, donnée par la Cie Toupin et Rodrigue).

Dimanche dernier avait lieu la troisième partie de la série du dimanche. Les prix de cette soirée furent gagnés par les personnes suivantes: Prix de cartes: Mme Jos. Robitaille, 16 parties $(2.00; M. J. Gilbert, 18 parties ($2.00); prix de la râfle, gagné par M. ,H. Despatis (½ corde e bois, donnée par M. J.-A. Rousseau).

* * *

Condoléances

A la dernière assemblée régulière de la Cour Taché No 252 de l'Ordre des Forestiers Catholiques, la résolution suivante a été passée:

Proposé par le Frère Ovide Bellavance, trésorier, secondé par le Frère J.-A. Marion, ex-Chef Ranger: Que les membres de notre Cour, ayant appris avec regret la mort de la Rév. Soeur Marie-Zélia, (des Soeurs Jésus-Marie), soeur du Frère Olitaire Sauvé; et la mort de Mme Brabant, épouse du Frère Zéphir Brabant, offrent à ces Frères éprouvés leurs plus vives condoléances, dans le grand deuil qui les affligent. Que copie de cette lettre soit envoyée à ces Frères éprouvés et à la presse pour publication.

Adopté à l'unanimité.

LA FANFARE LaVERENDRYE

Il y a eu une assistance nombreuse à la partie de cartes de la fanfare, dimanche, 23 janvier, à l'école Provencher.

Dans le petit programme musical, exécuté avant la partie, la dernière marche mérite une mention spéciale. Arrangée à l'occasion du centenaire de Sir Georges-Etienne Cartier, elle comprend: "O Canada, mon pays, mes amours", "A la claire fontaine", et une partie de "O Canada". Ces trois airs font un bon ensemble que nous aimerons à entendre à nos fêtes patriotiques.

Les prix furent gagnés comme suit: la râfle, une statue du Sacré-Coeur, par Mlle Antoinette Baril; le prix des dames, un chapelet, par Mme Eugène Boismenu; le prix des hommes, une boite de cigares, par M. P. Fontaine; prix de consolation: Mme E. Guertin et M. Edmond Orieux. Ce dernier eut une agréable surprise avec son prix. Au lieu d'y trouver une bagatelle, il trouva un joli étui à cigarettes avec une carte du donateur anonyme, portant cette inscription: "Bonne chance pour la prochaine partie!" Il paraît maintenant que l'heureux perdant ne demande pas de meilleure chance!

La prochaine partie aura lieu dimanche, le 6 février, à l'école, à 8 h., et on promet une bonne veillée à tous. Allons-y en grand nombre!

Mon oncle.

DANS L'EST

M. J.-A.-W. Lane est parti en compagnie de M. Josaphat Daignault, de Saint-Boniface, pour un voyage d'affaires dans l'est.